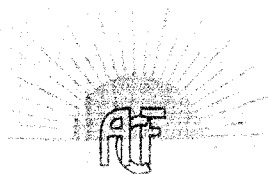


RÉCITS ET NOUVELLES

HENRI D'ARLES

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HORIZONS



LIBRAIRIE D'ACTION
CANADIENNE-FRANÇAISE, LIMITÉE, MONTRÉAL

HORIZONS

IL A ÉTÉ TIRÉ CENT EXEMPLAIRES
DE CET OUVRAGE, NUMÉROTÉS
À LA MAIN, DE 1 À 100,
SUR PAPIER COQUILLE.

Tous droits réservés, Canada, 1929

HENRI D'ARLES
Lauréat de l'Académie française

HORIZONS

A stylized logo consisting of the letters 'A' and 'F' in a bold, outlined, sans-serif font. The 'A' is positioned to the left of the 'F'. Below the letters is a horizontal band of small, scattered dots, resembling a horizon or a textured surface.

*Librairie d'Action
canadienne-française Ltd.*

1929

HORIZONS

... Je viens de quitter Manchester, par un ciel un peu voilé, voilé comme mon cœur. Partir pour un long voyage est impressionnant. Il faut renoncer à de vieilles habitudes, devenues comme une seconde nature, dire adieu à ses amis, se défaire de mille liens qui vous enchaînaient à votre insu, et dont on ne sent toute la force qu'au moment où ils vont se briser. L'on sait ce que l'on laisse; l'on ignore ce qui vous attend au terme de la course. L'avenir, caché pour tous, semble, pour celui qui s'en va, enveloppé d'un plus profond mystère. Ah! si l'on pouvait percer ses voiles! que de questions l'on se pose, qui restent sans réponse! Aussi n'est-ce pas sans une secrète mélancolie que je re-

~~~~~

garde défilier ces beaux paysages du New-Hampshire, si frais, si verts, couler cette rivière, image de la vie humaine, où, comme dans un miroir, se réfléchissent les arbres et le ciel.

Ma pensée émue remonte vers la Providence, son pôle unique. Dieu dispose de tout comme Il l'entend. Il m'a envoyé la grande épreuve de la souffrance. Il permet maintenant que j'aie demandé à un climat plus doux la restauration de ma santé si ébranlée. Je Le remercie de tout. La maladie est une grâce pour qui l'accepte chrétiennement. Elle fait considérer les choses de la vie sous l'angle de l'éternité, le seul qui soit le vrai.

Newman disait, au sortir de la fièvre qui le terrassa, lors de son voyage en Sicile : « J'ai vu l'ombre d'une main sur le mur. » Moi aussi, j'ai vu l'ombre d'une main. Et cela m'a donné le frisson. Or, il est salutaire d'être soudain mis en face de l'échéance fatale. C'est une autre faveur divine que de pouvoir aller achever ma convalescence au

~~~~~


pays du soleil, dans cette Californie lointaine, où le firmament est toujours pur, où l'air sent le miel. Je serai à des distances infinies des formes de vie auxquelles je m'étais accoutumé. Qu'est-ce que cela peut faire? Le prêtre n'a pas de famille humaine. Que parler d'exil pour lui, quand il est sûr, où qu'il aille, de jouir de la présence ineffable de Notre-Seigneur, et de goûter les consolations de son Eucharistie!

A Boston, la température est merveilleuse, un de ces jours de prime automne, incomparables en douceur et en éclat. En Nouvelle-Angleterre, il n'y a qu'une seule saison qui soit belle, mais d'une beauté supérieure: l'automne. Cette année, à raison des pluies abondantes, les feuillages ont gardé leurs tons tendres, les pelouses leur émeraude. La *Boston Common* a l'aspect printanier. Le soleil verse son or sur cette nature restée jeune, et dont on ne dirait pas qu'elle est à la veille de se flétrir.

Le soir venu, je me dirige vers le sanc-

~~~~~  
tuaire de Notre-Dame des Victoires, rue Isabella.

J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour, a dit le poète. La prière rafraîchit l'âme, comme la rosée le sol. La prière allège et donne des ailes. La prière repose et illumine. Quelle consolation de pouvoir prier en attendant le lever du jour Eternel! A Paris, je vais souvent me jeter aux pieds de la statue miraculeuse de Notre-Dame des Victoires, qui s'élève toute blanche au sein d'un buisson ardent. L'on y voit d'admirables témoignages de foi. En plein Paris des affaires et des plaisirs, se dresse une oasis mystique où les âmes, à coeur de jour, viennent se retremper, goûter l'ombre et la paix infinies. Bien avant la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, un culte public y fut rendu à la Vierge sans tache. Cette paroisse était en décadence. Le vénérable M. Desgenettes la confia à Marie Immacu-



lée, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires. C'est ainsi qu'elle est devenue, non seulement l'une des plus florissantes de la capitale, mais que son sanctuaire a revêtu un caractère international, en quelque sorte. Il y vient des catholiques du monde entier, comme à Lourdes et à Rome. En 1893, je crois, l'abbé Achille Ratti y accomplit un pèlerinage: l'on montre dans les registres la signature de celui qui devait devenir Sa Sainteté Pie XI. Dans le chœur, sont suspendus les magnifiques tableaux où le maître Van Loo a représenté la vie de saint Augustin, titulaire de l'église. L'on y fait à peine attention, tant la Vierge Marie, entourée d'une floraison de feu, attire le regard et absorbe la pensée. Elle règne ici en maîtresse.

A Boston, en l'humble sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, existe une réplique de son image. Qu'importe que la statue ne soit pas de marbre précieux! Ce sont les mêmes traits, c'est le même air de puis-

~~~~~

sance et de bonté. Ici, comme là-bas, Marie est douce et maternelle à ceux qui la prient.

C'est la nuit. Je vais faire une marche dans les *Public Gardens*. Tout y respire l'été. Pas un souffle. De lourds parfums s'exhalent des massifs de fleurs. Dans les étangs plongent les lumières éparses. Ces pièces d'eau paraissent avoir une profondeur infinie. . .

* * *

. . . Le soleil s'est levé très beau. Ses rayons recouvrent d'une patine tendre les hauts édifices. Que vais-je chercher dans le midi? De la lumière, un air plus doux. Il y a de tout cela à Boston, ce matin. Oui, mais en Nouvelle-Angleterre la radieuse température ne dure pas. Son ciel est si changeant. Je me rappelle le mot de Mark Twain: la Nouvelle-Angleterre n'a que des échantillons de climat.

Je vais dire la messe à Notre-Dame des

Victoires. Comme je la célèbre avec dévotion! Je demande à ma Mère de bénir mon voyage, de me garder tout le long du chemin. Drame auguste, acte infini que le sacrifice de l'autel! Et que peut-on craindre quand on part avec ce viatique, la présence divine en soi?

Dans la matinée, je vais errer, une dernière fois, à travers les *Public Gardens*. Ils ont une telle splendeur aujourd'hui. Le mois d'août a été froid, et extrêmement pluvieux. Voici l'été enfin, et je pars. Retrouverai-je, là-bas, cette fraîche végétation? Devant les paysages calcinés d'une nature semi-tropicale, ne regretterai-je pas la verdure de nos feuillages, les vives nuances de nos gazons? Je m'emplis les yeux de tout ce que je vois ici, dans ce Boston que j'aime, qui m'est familier, et qui offre, dans certains de ses quartiers surtout, un air de vieille ville européenne.

Trois heures. Le train se met en marche. Quelle chaleur, et si humide! L'on n'achève

pas de s'éponger le front. Que sera-ce donc, au fur et à mesure que l'on descendra vers le sud? Un pareil trajet, à cette saison, est redoutable. Acceptons-en les peines et les profits. L'un ne va jamais sans l'autre. Aux ennuis inévitables, il y aura sûrement des compensations. Et d'abord, celle de voir du nouveau, d'explorer un pays que je ne connais encore que dans l'une de ses parties, l'est. Mais le centre, mais l'ouest, comment cela est-il? Il me semble incontestable qu'il y a un esprit américain, lequel règne à travers tout le territoire de la Grande République. Chaque région doit avoir cependant ses particularités. L'uniformité n'est sans doute pas si absolue qu'on ne découvre des différences entre le nord et le sud, l'est et l'ouest. Et ce sont ces modalités dans le langage, les moeurs, l'architecture, les façons de vivre, qu'il m'intéressera d'observer.

Nous filons à une belle allure. Paysages, villes, campagnes se déroulent comme sur une toile de cinéma. Je remarque North

Adams, dans son cadre de gracieuses collines. Et quel est donc ce bruit de ferrailles? Nous venons d'entrer dans le *Hoosac Tunnel*, qui a une longueur de quatre milles et trois quarts. Jusqu'au percement du Simpson, c'était le plus long tunnel qu'il y eût dans le monde. Le parcours d'un pareil boyau est fort ennuyeux. L'on s'enfonce dans de la nuit. L'atmosphère est saturée de fumée âcre. Nous voici dans l'état de New-York. A huit heures et demie, nous entrons en gare d'Albany. Boston est déjà loin derrière nous. Je cause avec un monsieur qui a fait plusieurs fois le voyage de Californie. Il me dit grand bien de son climat. Puissé-je n'être pas déçu! j'aspire tant à voir un ciel sans nuage, à goûter un chaud soleil. . .

* * *


. . . Mon anniversaire de naissance. Personne ne me le souhaitera. Je suis avec des inconnus, à qui je ne puis rien communi-

quer des impressions que je ressens. La seule chose qui importe, c'est que, de Là-Haut, la Sainte Vierge me bénisse, et m'accorde de passer sous son regard les jours ou les années qui me restent à vivre. J'ai entrepris ce voyage sous son signe. Mais la vie tout entière est un pèlerinage. Saint Paul l'a dit: « Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente. » Et le même apôtre ajoute: « *Peregrinamur a Domino*. Nous sommes en marche vers le Seigneur. » La terre est un lieu transitoire. Comme l'on oublie cette vérité! L'on cherche à s'établir ici-bas comme si l'existence devait durer toujours. Et pourtant, rien de plus précaire ni de plus fugitif. La vie humaine est un don précieux, non en soi, mais à raison de l'éternité dont elle est le prélude. Fasse le ciel que je profite bien du temps présent, avec lequel je puis acheter un bonheur infini!

La nuit a été assez bonne, et très fraîche. J'ai dû m'enrouler dans ma couverture de laine. Mais le sommeil n'a pas été profond.


Impossible de si bien dormir à bord d'un train que sur un bateau. Les secousses sont si fortes. Et, dans ces couchettes de *pullman*, l'on ne jouit que d'un confort relatif. L'on se souvient de la description que Mgr Touchet a faite des wagons-lits américains: « Que l'Amérique me le pardonne, ce système est odieux », en a-t-il dit. Cela vaut mieux tout de même que rien du tout. Vivent les nuits sur les paquebots, où les vagues vous bercent, tandis que l'air marin vous sature de ses vivifiants effluves!

A huit heures et quelques minutes, nous arrivons en gare de Cleveland. Le lac Érié ne se laisse deviner que par le brouillard qui en émane. L'état d'Ohio, du moins dans la région que parcourt notre train, offre de riches cultures, des champs de maïs à perte de vue, et d'autres produits. L'on m'assure que le sous-sol abonde aussi en minerais de toutes sortes. Il y a un grand nombre d'usines à Cleveland. A Sandusky, la vaste nappe du lac apparaît. Dirait-on qu'il ne



s'agit que d'un lac? Le célèbre Père Hennepin, des premiers parmi les Européens à explorer toutes ces régions du centre, a eu cent fois raison de qualifier les grands lacs de véritables mers intérieures. Puis, c'est Toledo, où l'on n'aperçoit que de longues cheminées dégorgeant des flots noirs. Nous voici dans l'Indiana.

À gauche, non loin de la voie, se déroulent d'immenses jardins de glaïeuls: leurs lances, roses ou rouges ou diversement tachetées, reposent la vue de tant de spectacles purement industriels qui viennent de s'offrir. Pourquoi faut-il qu'un énorme et banal écriteau, posé au beau milieu de cette floraison magnifique, indique que c'est ici la plus grande collection de glaïeuls qu'il y ait au monde? Belles fleurs du bon Dieu, si variées de ton, si élégantes sur vos tiges que le vent balance, je vous remercie d'avoir rafraîchi quelques instants mes yeux par vos gaies couleurs, la grâce souple de vos formes. . .



... Depuis longtemps déjà, nous longeons le lac Michigan. La couleur en est neutre. De-ci de-là, des barges. Près des bords, des agrès de pêche, des lignes dormantes. De longues herbes émergent des flots tranquilles. J'aime ce paysage marin. C'est la nature primitive, dans tout son charme et sa simplicité. Mais le décor change. Voici une autre vision: Gary et Indiana Harbor, avec leurs hauts fourneaux, leurs aciéries. D'une gueule de fournaise s'échappent des torrents de flamme.

L'industrie est nécessaire, mais qu'elle est laide! Des choses, utiles au mécanisme de la vie moderne, sortent de ces énormes usines dont les tuyaux se profilent brutalement sur le ciel, projetant dans l'espace des nuages opaques. Je préférerais toujours quelques fleurs naïves, des arbres encadrant une petite ferme, les rives sauvages d'un lac, aux transformations que la main des hommes fait subir à la création. Combien cette mer intérieure du Michigan devait avoir de ma-

jesté, quand la forêt vierge lui composait une vaste ceinture! L'on devine l'enthousiasme dont les découvreurs furent saisis devant un pareil tableau. Que diraient-ils en présence des hideuses machines entassées sur ses bords, blessant les yeux, défigurant un horizon fait pour les échappées du rêve? Mais l'on n'arrête pas la lourde marche du progrès. Toujours telle ou telle partie de la nature sera ainsi assujettie aux dures nécessités de l'âge de fer, lequel sévit dans tous les siècles et dans tous les pays du monde.

Nous entrons dans Chicago. Il est rare que l'arrivée dans une ville, en chemin de fer, produise une impression favorable. Chicago se présente sous un aspect affreusement banal. Nous mettons pied à terre à la station Lassalle, grouillante d'une population affairée, bruisante dans son enchevêtrement d'acier. Et quelle atmosphère! Une étuve. L'on étouffe. La diligence de la compagnie Parmelee me transporte à la station de la rue Dearborn, où, à huit heures, je prendrai le

California Limited. J'ai cinq heures pour voir Chicago. En si peu de temps, que pourrai-je voir d'une ville qui n'en finit pas de s'étendre de tous les côtés, de projeter ses tentacules autour du lac et loin dans les plaines ? Je suis d'ailleurs fatigué du voyage, et la chaleur est écrasante. Mon parti est vite pris. Je demande quelques informations, qui me permettront de m'orienter, et, au lieu de monter dans l'une ou l'autre de ces voitures publiques qui circulent à toute vitesse à travers la ville, ne laissant au regard le temps de se poser sur aucun objet, je m'en vais à pied, tranquillement, et comme au hasard. La gare Dearborn est tout à fait quelconque, mais elle a cet avantage d'être à portée immédiate du boulevard Michigan, orgueil de Chicago, et de la promenade magnifique enserrant l'extrémité du grand lac. C'est de ce côté que je me dirige.

En passant, je vois une église d'assez joli style, celle des paulistes. Sa façade donne sur l'Occident. Le soleil qui décline la revêt

de légers tons roses. Les pierres paraissent comme chauffées au four. La porte de la crypte est ouverte. J'y entre. C'est l'heure de l'Adoration. Le Saint Sacrement est sur l'autel. Un prêtre, en surplis et en étole, récite le chapelet. Il y a grand nombre de fidèles, de simples et pauvres fidèles, de ceux que Jésus aime particulièrement, des ouvriers, des employés de magasins, hommes, femmes, jeunes filles. Je m'unis aux prières de tous, j'implore Notre-Seigneur présent dans l'Hostie:

« Mon Dieu, mon Dieu, je suis un voyageur, un pèlerin. Je tends vers vous seul, mon principe et ma fin ultime. Je me sens comme perdu au sein de cette immense ville, où je suis en passant. Je n'y connais personne. Et voici que vous, vous que je cherche par les grandes routes de la vie, vous vous présentez à ma rencontre. Vous m'avez rejoint, comme les disciples d'Emmaüs. J'éprouvais un vide du coeur, une sensation d'exil. Mais l'homme, où qu'il soit sur la terre, n'est-il pas exilé dans une vallée de larmes? De vous voir, de vous adorer

~~~~~

dans le froment supersubstantiel, me fait un bien infini. L'âme rafraîchie par ces quelques instants de séjour à votre ombre, dans cette oasis divine, — je vais tantôt reprendre ma course, plus allègre, jusque vers la grande mer occidentale, jusqu'à l'océan de votre éternité. »

Et je continue ma marche. Devant moi, sur un haut socle, une statue équestre, celle du général Logan. Je ne sais trop par quoi ce soldat s'est distingué. Je vois seulement qu'il fait grande figure sur son cheval, qui se cabre au nez des nombreux passants du boulevard Michigan. Personne ne s'effraie de ce geste de bronze. Voici un inconnu pour moi, et sans doute pour bien d'autres. Sa gloire, je ne crois pas qu'elle soit aveuglante. Et pourtant, Marc-Aurèle, Louis Quatorze, Napoléon n'ont pas mieux, en fait de monument, pour ce qui est de la richesse de la matière. Quant à la valeur artistique, c'est autre chose. Les Américains sont généreux. S'ils ont eu peu de grands hommes, du moins ne leur ména-

gent-ils pas la gratitude publique. Peut-être même mettent-ils une sorte de prodigalité à les exalter.

Très beau, ce boulevard Michigan. Il se prolonge à perte de vue. Ici, il est bordé de grands hôtels, de magasins où l'on vend des tableaux. J'admire, dans les vitrines, quelques portraits de vieux maîtres, des paysages. Le soir est venu. Je m'assieds. Les autos défilent, défilent. Perpétuel roulement de chars. D'ingénieuses illuminations donnent une grâce aux gratte-ciel. L'un, entre autres, tout neuf, reçoit sur sa haute façade crème une projection adoucie. Là-bas se profile le colisée. Dominant ce mouvement, ces clartés fuyantes des phares, une lune orangée. Elle verse son mystère sur la ville et sur les flots. O majesté sereine de ce luminaire céleste! . . .

\* \* \*

. . . Nous avons donc quitté Chicago,

~~~~~

hier soir, à huit heures. Je suis resté assez longtemps dans cette ville pour me convaincre qu'elle ne m'intéresserait guère. Elle ne diffère pas des autres grandes cités américaines. Sa plus grande beauté vient de son lac. Si je devais habiter ici, je tâcherais de venir souvent rêver au bord de cette nappe immense. Le souvenir de Louis Fréchette s'est présenté à ma pensée. C'est ici que, dans un moment de mauvaise humeur et de découragement, il se réfugia, vers 1868;—ici qu'il exhala ce poème, *la Voix d'un Exilé*, où il y a des accents sublimes.

. . . Parmi mes compagnons de voyage, il y a des types espagnols. Tout ce monde est bien poli. Notre train est d'un grand luxe. Rien n'y manque de ce qui peut procurer tout le confort désirable. Il y a même un salon de coiffeur et une salle de douche. Ce que je vois de l'état du Missouri me donne l'impression d'une terre fertile. Vers neuf heures du matin, nous nous arrêtons à Kansas-City, qui a une population de 300,000

âmes. La gare est belle et spacieuse. Nous y prenons le déjeuner au restaurant Harvey. C'est une chose importante dans tout l'Ouest que les restaurants Harvey. Les guides en contiennent l'histoire, et en font des éloges hyperboliques. Ce sont eux qui assurent le ravitaillement des voyageurs, dans les gares et à bord des trains. On en est presque aussi fier que d'une institution nationale. — Le Kansas, où nous venons d'entrer, offre des fermes magnifiques. L'alfalfa, qui produit quatre ou cinq moissons par an, y est généralement cultivé. Les champs plantureux alternent avec les pâturages. De grands arbres le long des cours d'eau. A deux heures, l'on me signale, à l'horizon, des puits d'huile. Rien de plus laid à voir que ces maigres échafaudages, servant à l'opération du puisement. La chaleur est torride, et d'une telle humidité! Les éventails électriques, à chaque bout du wagon, ont beau tourner, ils ne nous apportent pas un souffle. L'on se sent accablé.

~~~~~

Nous voici dans la partie méridionale du Kansas. Le firmament est pur, mais d'un pâle azur. Fermes d'une immense étendue. Platitude absolue du paysage. Ça et là, des bouquets d'arbres, dans lesquels se cache la maison du propriétaire, comme perdue au sein de ces prairies. De l'une à l'autre, de grandes distances. Chacune s'isole dans ce désert de terres grasses. La vie des habitants doit être d'un morne affreux. J'aperçois, là-bas, à l'horizon de la plaine nue, une petite église qui a l'air catholique. À côté, la maison du curé. Mais où est le village? où le pasteur recrute-t-il son troupeau? — Six heures du soir. Nous faisons halte à Dodge-City, où nous retardons nos montres encore d'une heure. Il fait déjà plus frais. Nous montons. À dix heures, nous aurons atteint une altitude de 4,000 pieds. Quel soulagement de sortir enfin de cette fournaise du Kansas! Et les paysages que tout le jour nous avons eus sous les yeux sont d'une si désespérante monotonie! L'un des passagers

me dit: « Ce Kansas, y a-t-il rien de plus ennuyeux au monde? L'on devrait le rayer de la carte des Etats-Unis. C'est un véritable lieu de punition. » Oui, Et cependant, je suis content de l'avoir vu. Une poésie émane de cette terre. — La nuit est venue. Une lune éclatante argente le ciel.

\* \* \*

. . . C'est le petit matin. Je lève les stores. Je suis curieux de voir quelle sorte de paysage se déroule maintenant. Car nous sommes, depuis hier soir, dans le Nouveau-Mexique. Cela fait bien des états de traversés, depuis le départ. Et je ne suis pas au bout de ma course. N'est-ce pas une erreur de prétendre que le monde est petit? Il l'est, sans doute, relativement à l'ordre entier de l'univers.

Si l'on considère l'ensemble des choses créées, le globe terrestre ne compte pas pour beaucoup. En regard des distances infinies

qui nous séparent des astres, nos mesures sont infimes. Tout de même, notre planète ne tient pas dans la main. C'est la première leçon du voyage que j'ai entrepris.

Des choses bien pittoresques m'apparaissent dans la première clarté du jour. Montagnes de toutes formes. Végétation de cèdres et de pins. Rochers rougeâtres. Ciel pur semé d'écharpes légères. Campements d'Indiens Hopis. Ces villages s'appellent, je crois, des *pueblos*. Ils sont formés de petites cases carrées, en argile rose cuite au soleil. A huit heures, nous entrons en gare de Las Vegas. Il y a là un grand hôtel qui se nomme Castaneda. Il est bâti en style mission, architecture introduite en ces lieux par les Espagnols. Je la retrouverai partout, dans les gares, les hôtels, les maisons. Les Américains ont eu le bon esprit de conserver ce genre de construction, qui rappelle l'époque des conquérants, qui convient au climat, et de l'adapter à toutes les exigences du confort moderne. Non loin, une petite

église pauvre, entourée de maisonnettes en terre séchée. À neuf heures et dix, nous passons à Lamy, qui est à 6,458 pieds d'altitude. Puis, un désert de sables et de rochers, où poussent quelques touffes d'arbustes aux fleurs d'or. Là-bas, les montagnes se parent d'une riche draperie violette. La lumière est ici fertile en illusions. Elle vêt de pourpre transparente la nudité du désert. Les paysages désolés se transforment sous son attouchement.

Sillonnant les plaines, des lits de torrents à sec. L'on dirait d'immenses serpents s'allongeant au soleil, et dont les galets blancs seraient les écailles.

Près d'Albuquerque, garnissant le fond d'une vallée, une ligne d'arbres vert tendre. Oasis. L'eau fait germer cette fraîcheur. Encore un village de Hopis, avec ses cubes de terre. Puis Albuquerque, où nous séjournons une demi-heure. La gare est comme un musée: articles d'orfèvrerie indienne, en argent battu au marteau, — bagues, bra-

celets, pendentifs, incrustés de turquoises, étuis à cigarettes. Cela dénote une certaine habileté. Dans un coin, un indigène a son atelier, où il forge de ces objets. Il chauffe à un petit four les plaques de métal, — l'argent employé est de l'argent monnayé, contenant donc un fort alliage, — puis il les bat avec un gros marteau, les amincit en lamelles, et leur donne la forme qu'il veut. Là-dessus, il inscrira des dessins d'un caractère primitif. Faut voir avec quel sérieux il accomplit sa tâche. Il ne nous regarde même pas. Il en voit tant passer, de voyageurs, que cela ne l'intéresse plus. Je lui trouve l'air dur, et quelque peu féroce. Nous prendrait-il pour des indiscrets? Mais nous avons le droit de le voir travailler. Cela est dans le programme. Son atelier est une des attractions de ce lieu. Et cependant, je ne me sens pas rassuré. S'il allait nous envoyer son marteau par la tête?

Dans une autre pièce, une Indienne est en train de tisser au métier un de ces beaux

tapis de laine dans lesquels elles excellent. Elle va lentement, avec une grande sûreté de main. Par terre, emmailloté à la mode traditionnelle, est son nourrisson. Je me demande d'où viennent à ces Indiens les traditions qui leur permettent d'exécuter des oeuvres d'un tel mérite? Car ces pièces d'orfèvrerie ne manquent pas d'élégance. Ces tapis et ces couvertures, où les couleurs sont si bien harmonisées, prouvent une maîtrise dans l'art difficile du tissage. Est-ce l'Espagne qui leur a révélé le secret de ces travaux? Ou leurs ancêtres ne les pratiquaient-ils pas déjà, au moment de la conquête? Pour en trouver l'origine, ne faut-il pas remonter haut dans les âges? Alors, pourquoi appeler sauvages des peuplades où l'on se montre capable de pareilles réalisations? Serait-ce parce qu'elles n'auraient pas notre genre de vie, et qu'elles s'habilleraient autrement que nous?

Ailleurs, nous voyons des poteries d'argile rouge, ornées de signes bizarres: lam-

pes, vases, plats; et des paniers d'osier, des corbeilles, de ces grands chapeaux qui s'appellent *sombreros*. L'on nous offre de ces objets à acheter, de l'air le plus nonchalant du monde. Cela est bien égal à ces Indiens, que l'on prenne ou non de leur marchandise. Je remarque aussi un superbe morceau de bois pétrifié, — toute une tranche de tronc d'arbre, polie. Large et magnifique joyau. Dans l'Arizona, il y a toute une forêt d'arbres pétrifiés, dont le gouvernement a fait un parc national. Vers le soir, nous passerons non loin de cette merveille. Combien de millions d'années a-t-il fallu à la nature pour opérer ce changement de règne, transformer des essences vivantes en un musée lapidaire?

Il me tarde de jouir de la qualité de l'air. Le firmament est un immense saphir. Çà et là, des laines translucides. Le soleil éclate. La chaleur nous enveloppe comme d'un léger vêtement. Depuis mes jours de Palestine, je n'ai encore rien senti de pareil. Dans

cette subtile atmosphère, l'on respire à l'aise. Mais le train va repartir. Encore des villages de Hopis. Leur disposition, leurs toits plats, leur architecture, si architecture il y a, me rappellent vivement ce que j'ai vu en Terre Sainte. Ces Indiens sont évidemment des orientaux. Ils en ont l'allure, le teint, les façons de vivre, l'indolence. Voici Gallup. Je remarque des falaises drôlement taillées, couronnées d'aiguilles.

Nous entrons dans l'Arizona. Infinie désolation du paysage. Rien, rien, que le désert, semé de petites touffes desséchées. Il tombe un peu de pluie, délayant les routes où les automobiles s'envasent. Car l'on voit des automobiles dans cette solitude, qui viennent d'où? qui vont jusqu'où? Elles ont bien du mal à se tirer de cette glaise détrempée, qui colle aux roues comme une cire. Un torrent fangeux se fraie une voie lente. . .

\* \* \*

... Au retour d'une excursion dans le *Yellowstone Park*, Théodore Roosevelt remarquait fort justement que, l'Amérique offrant d'incomparables beautés naturelles, ses compatriotes avaient tort de les négliger pour leur préférer celles de France, de Suisse ou d'Italie. Combien d'Américains connaissent, en effet, beaucoup mieux l'Europe que leur propre pays! Or, l'on devrait toujours s'enquérir d'abord de l'histoire, et de la configuration géographique, de sa propre patrie. Cette tendance à méconnaître ce que l'on a sous les yeux, cette sorte d'indifférence à l'égard des choses qui nous entourent, et qui nous touchent de plus près, se retrouve partout. Je sais de vieux Parisiens qui n'ont jamais visité le Panthéon, par exemple, ou tel autre monument célèbre de leur ville, et à qui un étranger pourrait en remontrer sur les trésors artistiques et historiques de la capitale. Certes, il est utile et instructif de voyager. Le monde est un livre ouvert. Heureux qui peut le lire avec intelligence!


Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,

et même plusieurs. La Genèse dit que Dieu a créé la terre pour que l'homme la cultivât. Et il a créé l'univers pour qu'il fût parcouru, exploré, visité. Les voyages forment l'esprit. L'on n'a qu'à ouvrir les yeux pour s'enrichir. Mais il faudrait peut-être les commencer par chez soi. Surtout lorsque l'on a à sa portée un phénomène géologique tel que, nulle part au monde, il n'en existe de pareil.

Je pense au Grand Canyon de l'Arizona, à la description que Pierre Termier en a tracée, dans la *Revue universelle*. Termier est un très grand savant, doublé d'un poète. Ses études les plus arides s'achèvent en des chants. Envoyé en mission scientifique par le monde entier, il peut donc comparer. Il faut le croire, quand il affirme que le Grand Canyon est une merveille absolument unique, à quoi il n'est rien d'approchant dans le reste de l'univers. Nous y serons bientôt.

Arrivés à Fort-Williams, hier soir, à dix heures quarante-cinq, nous avons passé la nuit dans notre wagon, tandis que le *California limited* continuait de filer vers Los Angeles. Ce matin, à cinq heures quarante, nous repartions pour le Canyon par un local. C'est une marche de trois heures. La température est très froide. Il tombe une pluie abondante. Je vois d'abord des plaines désertiques, dont la tristesse du ciel accentue la désolation. Puis, une forêt de pins, d'une espèce particulière. Ils ne ressemblent pas à ceux de nos climats. Leur fût est d'une hauteur. Leur feuillage est une série de petites touffes, comme des poils follets. Ces géants de la solitude se tiennent à une distance respectueuse les uns des autres. Enfin, nous arrivons.

L'hôtel El Tovar, où je descends, est tout près de la petite gare. Il est bâti de troncs d'arbres couchés, décortiqués, teints de couleur brune. Il s'élève sur le bord de l'immense précipice. Ici l'altitude est de 7,000



pieds. La rive opposée, distante de quinze milles, a 9,000 pieds de hauteur. Quel abîme! Au fin fond de cette gorge est le lit de la rivière Colorado, étroit, bordé et semé de rocs, à travers lesquels l'eau, bouillonnante, écumante, se fraie péniblement et sûrement un chemin, de chute en chute, jusqu'au golfe de Californie, où elle se perd. À cette heure, la large gorge colorée se laisse seulement entrevoir. Puis des nuages la comblent, formes laiteuses. Des oiseaux magnifiques, d'un plumage bleu lustré, survolent ces profondeurs que les énormes flocons nous cachent. Leur ramage n'a rien d'harmonieux. Pour tout chant, ils poussent un cri aigu qui rappelle le miaulement du chat, d'où sans doute le nom de *cat-birds* que le vulgaire leur a donné.

. . . À onze heures, j'assiste à une conférence avec projections, donnée par M. Klob. Ce monsieur a parcouru le Canyon dans toute sa longueur, dans une chaloupe d'acier. Le premier à faire cette formidable expé-

rience, il bat maintenant monnaie, à coeur d'année, avec le récit, oral et verbal, de sa randonnée. Car il l'a consignée dans un livre qui en est rendu à je ne sais combien d'éditions. Il avait deux compagnons, armés de pics, de câbles, de grapins. Leurs aventures furent inimaginables. Il nous raconte les plus mouvementées. Combien de fois leur embarcation fut-elle renversée, défoncée, et tout l'équipage jeté à l'eau! C'est merveille que tous n'aient pas péri. Merveille aussi que leurs instruments photographiques n'aient pas été brisés en mille pièces. Cela paraît bien invraisemblable. Mais les vues sont là, nous donnant une idée des dangers qu'ils ont courus, des beautés qu'ils ont contemplées. Ainsi, cette arche naturelle, formée d'un seul bloc, unissant les deux rives du Colorado, et qui s'appelle, à cause de sa courbe d'un si parfait dessin, le rocher de l'arc-en-ciel.

Il y a, dans l'hôtel, un magasin d'art, que je visite après déjeuner. Il renferme des

~~~~~

aquarelles et des peintures à l'huile, inspirées par tel ou tel aspect du Grand Canyon. Aucune ne me frappe par un mérite exceptionnel. L'on en demande, d'ailleurs, un prix inabordable. Allons voir la réalité. Cela vaudra sans doute mieux. Elle dépasse tout ce qu'un peintre pourrait en exprimer. Quel artiste, eût-il du génie, serait capable de rendre le panorama qui se déroule sous nos yeux? La puissance créatrice est inscrite ici en caractères infinis. Un sentier épouse les contours sinueux du vaste abîme. Dire qu'un seul pas, le moindre accident pourrait m'y précipiter, car les parois en sont abruptes, verticales. Le regard ne peut rester longtemps à contempler ces effrayantes profondeurs. Un vertige nous saisit, — l'attraction de l'abîme. Dans ce cirque titanesque, où il semble que l'humanité entière pourrait tenir à l'aise, dans cette vallée qui conviendrait pour le jugement dernier, s'élèvent des architectures de toutes formes et de toutes proportions. Des villes avec leurs

murs d'enceinte, leurs étages de maisons, des châteaux forts à créneaux, des pans finement sculptés, toutes les fantaisies de l'art de bâtir se donnent libre cours sur ces rochers, dont la couleur dominante est le plus joli rose.

En mars 1927, Paul Claudel s'arrêtait ici, en compagnie de Paul Morand. Et voici quelques-unes des impressions ressenties par ces deux poètes, en face de ce mystère naturel :

Insurrection de rochers,
 éboulements, terrasses effondrées,
 dessinées comme les jeux de la nature à l'intérieur
 Claudel avec enthousiasme, [des agates.
 désigne de l'autre côté de l'abîme,
 des cités entières, ingurgitées,
 des cirques,
 des paquebots,
 des acropoles.

« On sent, dit-il, comme la volonté d'un architecte de répéter tout le temps le même motif. »

« On est devant quelque chose de très important, une des choses les plus importantes du monde . . . »

« . . . Il n'y a que les couchers de soleil qui,
chez nous,

osent des tons et des formes pareilles . . . »

« . . . On voit que le soleil est d'ici,
qu'il cherche à faire allusion à ceci,
quand il tombe . . . »

« ... L'Amérique, pays de l'après-midi . . . heure des
présents magnifiques et insipides. »

Les *gratte-ciel* de New-York et de Chicago feraient piètre figure à côté de ces énormes édifices, où tous les styles connus semblent avoir leur forme exemplaire, où tous les types de construction sont représentés, et sur échelle qui laisse loin derrière elle les tentatives les plus audacieuses du génie humain. Comparées à ces amoncellements harmonieux et gigantesques, les cités dont nos civilisations sont si fières paraîtraient des miniatures, exécutées par des pygmées. . .

* * *

. . . Tous les jours, à cinq heures et demie,

~~~~~

a lieu la danse des Hopis. Car il y a ici, dans le voisinage de l'hôtel, trois ou quatre familles d'Indiens Hopis, authentiques descendants des anciens maîtres du pays. Ils habitent des cases en terre cuite au soleil. Ils ont résisté à tous les assauts de la civilisation occidentale. Leurs traits, leurs costumes et leurs façons de vivre décèlent nettement leur origine. Ils gardent les traditions, et ils continuent les travaux des ancêtres. Ils semblent avoir la pudeur de leur sang. Et pourquoi en rougiraient-ils ? J'ai assisté, hier après-midi, à leur danse, exécutée en plein air. A l'heure dite, ils sortent de leur cabane, au son de leurs primitifs instruments, qui font un bruit du diable. Ils sont vêtus d'oripeaux, de souquenilles, où dominent le rouge et le bleu, leurs couleurs favorites. Trois hommes et deux femmes composent toute la compagnie. L'un d'eux est le grand chef, dont la dignité s'annonce par un casque à plumes plus grandes, et par de nombreux colliers. Au milieu du large cer-

~~~~~

cle formé par les touristes, commence le bal. Seuls les hommes dansent. Les femmes se tiennent à l'arrière, tantôt marquant le pas, le plus souvent ne prenant part à la fête que par leur chant, ces coups de gosier, que tous ensemble ils poussent, et qui vous déchirent les oreilles. La plus ahurissante cacophonie que j'aie jamais entendue, et relevée de tam-tam. Les gestes, qui vont de pair avec ces cris gutturaux et cette infernale musique, manquent également d'harmonie. Ce ne sont que sauts désordonnés, des bonds que ne règle aucun rythme. Seule, la danse dite de l'aigle m'a paru avoir une grâce relative. Muni d'une paire d'ailes de grande envergure, l'exécutant imite les évolutions du roi des airs, soit son vol plané, soit la soudaineté avec laquelle il fonce sur sa proie, ou encore l'air impérieux avec lequel il se pose sur un rocher. . .

La cérémonie finie, les spectateurs, dont la plupart m'ont paru intéressés au suprême degré, viennent jeter leur offrande dans une

corbeille. Chacun s'empresse de donner. La recette est fructueuse. Le chef remercie, et regagne son repaire, où le reste de la troupe experte en chorégraphie indienne l'a déjà précédé.

Curieux de me renseigner sur le genre de vie que mènent ces Hopis, j'ai circulé dans le voisinage de leurs cases, risquant un coup d'oeil furtif par les portes entre-bâillées. Il n'est pas aisé de pénétrer le secret de leur existence. Est-ce instinctif chez eux? ou ont-ils l'ordre de ne pas se mêler aux étrangers? En tout cas, ils ne parlent à personne; ils fuient même nos regards et nos inquisitions. Ainsi l'un de ces Indiens, assis sur le seuil de sa cabane, était en train de coudre au ligneul une paire de chaussures, quand, me voyant venir, il rentra chez lui, et ferma la porte d'un mouvement brusque. Je pense qu'ils n'aiment pas que l'on paraisse se mêler de leurs affaires, ni violer l'intimité de leurs foyers. Ce n'était certes pas mon intention. Passant devant une autre maison,

~~~~~


dont l'intérieur m'a semblé chaudement capitonné d'étoffes et de tapis de laine aux vives nuances, j'ai remarqué que les hommes, les femmes et les enfants comptaient avec avidité les pièces de monnaie que l'exhibition de tout à l'heure leur avait values. Serait-ce là tout ce qu'ils auraient emprunté à notre civilisation, l'appétit du gain? Pauvres grands enfants, vous n'en serez pas plus heureux. Ce n'était pas la peine de quitter vos déserts pour venir apprendre une leçon qui n'a jamais donné le bonheur.

\* \* \*

. . . Ce matin, de la pluie, de la pluie. Un déluge, qui fouette les vitres, que le vent des altitudes promène en tous sens, comme un rideau mouvant. Je ne jouirai pas d'un spectacle que l'on dit unique, le lever du soleil au-dessus de ces abîmes. A huit heures et quart, les rayons cherchent à percer. Vain espoir. Le torrent recommence comme de

plus belle à nous jeter sa trombe. Le train amène une nuée de touristes. L'hôtel en déborde. Tout ce monde a l'air désolé d'une pareille température. Dans les grands âtres de pierre, d'énormes bûches pétillent. L'on se presse autour du bon feu odorant. Des femmes et des jeunes filles, casquées et bottées comme des gendarmes, partent cependant pour la grande excursion d'un jour dans les profondeurs du Canyon. Il faut vraiment du courage pour s'y aventurer. Voici que le déluge reprend, passant en rafales au-dessus des précipices, complètement voilés sous un amoncellement de blancs nuages. Ce tableau, que j'aperçois des fenêtres de l'hôtel, car il n'y a pas moyen de mettre le nez dehors, ne manque pas de caractère. Mais ce n'est pas cela que je m'attendais à voir. Qu'y faire? En voyage comme partout, le mieux est de savoir se plier aux circonstances, et tirer parti de la situation, quelle qu'elle soit. Cette philosophie pratique, l'esprit chrétien ne l'enseigne-t-il pas?

Rien ne trouble ni ne dérange l'âme qui croit sincèrement en la Providence, en la Providence s'occupant non seulement des grandes choses de l'univers, mais des plus petits détails de notre vie, intervenant en tout, disposant de tout selon ses vues éternelles. Au regard de Dieu, qu'y a-t-il de grand? Qu'y a-t-il de petit? Le brin d'herbe vaut le chêne, le cèdre du Liban n'offre pas plus d'intérêt que l'hysope. Tout se confond dans une même harmonie. La doctrine du Christ sur ce point, exposée au chapitre sixième de saint Matthieu, est si belle et si pacifiante. Qui la comprend bien ne perd jamais la sérénité de l'âme, quelles que soient les vicissitudes de l'existence. Dieu veille sur chacun de nous, il prend soin de nous, plus attentivement qu'il ne fait les oiseaux de l'air ou les lys des champs. Alors à quoi bon se tourmenter de ce qui arrive, ou se soucier de l'avenir? Tout est voulu ou permis par Lui, pour le plus grand bien de ceux qui l'aiment. Ce n'est pas à dire qu'il faille



se croiser les bras, ni verser dans une sorte de quiétisme. Le quiétisme est une erreur condamnée par l'Eglise, une contrefaçon de l'Evangile. Le devoir d'un chacun est d'agir, de travailler, de peiner, mais sans grever la tâche journalière de sollicitudes absolument vaines, en s'en remettant de tout le reste à la Providence du bon Dieu.

Voilà de graves considérations. La Fontaine l'a dit:

. . . que faire en un gîte à moins que l'on ne songe?

Empêché par la pluie et le froid d'aller contempler des merveilles naturelles, je rumine l'une ou l'autre des paroles du Verbe fait chair, où sont encloses des beautés et des consolations infinies. . .

. . . La pluie cesse vers midi. Le vent du désert balaie les espaces. Les brumes se dissipent. Les masses laineuses, qui comblaient les abîmes, se défont. L'oeil peut plonger jusqu'au fond du gouffre aux proportions


renversantes. Apportons des précisions: le Grand Canyon a une longueur de deux cent quinze milles, sur quatorze de largeur; de sa falaise nord, en face de nous, il est profond de 9,000 pieds. Ces chiffres sont étourdissants. La réalité l'est bien davantage. L'on ne s'habitue pas à un pareil spectacle. L'oeil n'en finit pas de découvrir de nouveaux aspects au sein de ce précipice. Cela change avec la lumière, si féconde en mirages et en transformations. Ainsi, à cette heure de l'après-midi, où j'erre le long de ses bords, sous ce ciel nuancé de blanc et d'azur, d'où tombent de grandes raies lumineuses, je note des effets différents de ceux d'hier. Des taches claires font ressortir les architectures roses et grises, les murailles des cités mortes avec leurs toits couverts de mousse verdâtre, tandis que de vastes ombres envahissent le creux des vallées silencieuses. Là-bas, à quatorze milles de distance, dominant de 9,000 pieds ce chaos, solitaire, lointaine, abrupte, comme inacces-

~~~~~

sible, l'autre rive. Un seul mot vient aux lèvres: redoutable majesté. L'esprit se perd en toutes sortes de réflexions. Le voyageur se dit que tout ce qu'il a vu jusqu'ici, à travers le monde, c'est jeux d'enfants au prix de ces formations cyclopéennes, si riches de ton, si variées de caractère, d'ensemble si puissant. Mieux que l'océan et que les montagnes, le Grand Canyon donne la sensation de l'infini. . .

* * *

. . . Hier soir, à huit heures, j'ai dit adieu à ce qui est une incontestable merveille. Il est peu probable que je revoie jamais cette faille incomparable qui s'est ouverte dans le flanc des montagnes, voici des millénaires sans doute, pour permettre à une rivière de suivre son cours. Car la seule raison apparente de ces bouleversements géologiques, qui n'ont pas leur pareil dans l'univers entier, c'est cela, donner une issue au Colorado.



Le vainqueur de la plus grande crevasse de la terre
c'est le ruisseau, ce fil à la volonté tranchante,
Colorado
descendu au coeur de ce beurre passif, gris et rose.


Ce spectacle revivra longtemps dans mon souvenir, avec cette sorte d'idéalisme que revêt tout ce qui s'enfonce dans le passé, avec le charme des choses abolies. Miracles de la lumière à travers ces abîmes, draperies d'azur limpide, flottant le long des architectures ocreuses, invraisemblables entassements de matière baignant dans les colorations les plus subtiles, voilà qui fournira à l'imagination une inépuisable pâture.

À onze heures de la nuit, nous avons rejoint le rapide qui nous emporte à Los Angeles. J'ai bien dormi. Je me lève presque à l'aurore, ne voulant rien perdre des paysages que nous traversons. Nous sommes dans le désert de Moghavi. Plaine de sable et d'alcali, semée de rares et maigres touffes. De chaque côté de la voie, au loin, des montagnes absolument dénudées, chau-

~~~~~

ves. Au-delà de la chaîne dentelée qui se déroule à notre gauche, est la Vallée Impériale, que l'on dit l'endroit le plus riche du monde en fruits et légumes de toutes sortes. Il y a vingt ans, il n'y avait rien, rien, dans cet immense berceau, creusé à deux cents pieds au-dessous du niveau de la mer, qu'une terre aride et sèche, royaume des cactus et des serpents à sonnettes. Mais le sol d'alluvion ne manquait que d'une chose, pour produire, de l'eau. Où la trouver? Quelqu'un émit l'idée de creuser des canaux à travers ces plaines immenses, et d'y détourner les eaux de la rivière Colorado. Le projet fut exécuté. Et depuis, ces terres, jusque-là infécondes, rendent au centuple. La Vallée Impériale nourrit les Etats-Unis.

. . . Les magies du soleil m'enchantent. Il ne faut pas moins que cette pluie de rayons, pour faire oublier la tristesse des choses. Monotonie de ce désert. Près de Victorville, l'on me signale un cactus géant, appelé « l'arbre de Josué ». Il y en a toute une forêt.



On ne le trouve qu'en cette partie de la Californie. Cet arbre, étrange et tourmenté, donne, au printemps, une grande fleur aux pétales immaculés. Plus loin, des groupes de cèdres nains. Nous entrons dans la vallée de San-Bernardino, si fertile. Nopals, orangers, cyprès, palmiers, poivriers, eucalyptus. Nous en avons fini avec la sécheresse des horizons. Pasadena la superbe. A deux heures et demie, entrée en gare de Los Angeles. Ruissellement de lumière sur la grande ville. Mais l'air a une fraîcheur.

Le soir vient vite ici. Presque point de crépuscule. Il est à peine six heures, et c'est déjà la nuit.

\* \* \*

... Je suis descendu chez M. l'abbé G..., prêtre canadien, originaire de la ville de Sherbrooke, venu en Californie il y a quelques années, pour raison de santé. Il s'est si bien trouvé du climat qu'il y est resté. Il

est maintenant agrégé au diocèse de Los Angeles. Après avoir exercé le ministère à San-Diego et ailleurs, il est maintenant curé de la paroisse Sainte-Jeanne-d'Arc, assez récemment fondée, dans cette partie de la ville qui s'appelle le Belvédère, quartier nouveau, sur un plateau d'où l'on a vue au loin. De larges boulevards le traversent en tous sens, bordés d'humbles maisons. Mais pas d'arbres encore, le long des avenues. Pas de riches dans ce faubourg. Des ouvriers, dont beaucoup mexicains.

A neuf heures, nous partons pour la chancellerie diocésaine, située au centre de la ville, en plein quartier d'affaires, dans un immeuble dont elle occupe tout un étage. Mgr l'Evêque de Los Angeles est à Washington, où se tient la réunion annuelle de la hiérarchie américaine. Je suis reçu par le chancelier, M. l'abbé D. . . , homme aimable, dont j'ai entendu dire beaucoup de bien. Il a une qualité précieuse chez un diplomate occupant un poste de confiance, il parle peu,

juste pour régler, avec une grande courtoisie, d'ailleurs, les choses qui sont de son ressort. Sur son bureau, dans un petit cadre, je lis cet écriteau en larges lettres: « Le silence est d'or. » Et je songe au mot de Lacordaire: « Le silence est, après la parole, la plus grande des forces humaines. » Le secret de la vie consiste à savoir parler à temps pour dire les choses nécessaires, et à se taire ensuite. C'est bien ce que l'Esprit Saint a enseigné: *tempus loquendi et tempus tacendi*.

Attenants à la chancellerie, sont les bureaux des oeuvres diocésaines, notamment *The Tidings*, revue publiée hebdomadairement, à la fois semaine religieuse et périodique consacrée à la défense des intérêts catholiques. A l'emploi de cette revue sont des prêtres et des laïcs. L'abbé qui la rédige a fait des études supérieures à l'Université de Louvain. Ces temps-ci, les articles de fond prennent à partie le président Callès, et découvrent l'origine maçonnique de son affreuse politique. Ce qui se passe d'intéres-

sant dans l'Eglise entière y est aussi résumé. C'est un excellent moyen d'information véridique. Sa circulation déborde les frontières de l'immense diocèse de Los Angeles et de San-Diego, lequel, pour le dire en passant, a une étendue de quarante-quatre mille milles carrés. Quel domaine à administrer! La Californie elle-même a une superficie égale aux six états de la Nouvelle-Angleterre, plus le New-York et la Pensylvanie, mis ensemble.

. . . Quelle vie! quel bruit! quelle fièvre! quel fourmillement d'autos et de gens, dans ce Los Angeles! Elle réserverait la plus complète déception à celui qui s'attendrait à y trouver la nonchalance et la langueur, propres aux contrées méridionales. Ce que l'on s'y dépêche! New-York et Chicago ne sont pas plus affairés. C'est la ville du monde où il y a le plus d'autos, une par deux personnes. La population étant d'au-delà d'un million, l'on peut juger de la congestion du trafic. Pour régulariser cet incessant va-et-

~~~~~

vient, il y a, au coin des rues, des indicateurs en forme de bras, qui se lèvent et s'abaissent tour à tour. C'est le signe quand marcher et quand s'arrêter. En même temps que le mécanisme se déclanche, retentit un timbre criard, à écorcher les oreilles. Et alors, tout s'immobilise dans un sens, tandis que dans l'autre, c'est une véritable ruée. Tintamarre et cohue! Vagues humaines qui déferlent! Atmosphère peu propice à des nerfs fatigués. Les rues sont étroites. Les édifices sont banals; ils ressemblent à ceux que l'on voit dans toutes les villes américaines. N'était la couleur du ciel, je ne sais de plus riant dans la lumière, de plus accentué dans les ombres que projettent les hautes façades, un état de l'air et du jour, je ne me croirais jamais à plus de trois mille milles de Boston...

* * *

... Hier, vers midi, je me rendais à Hollywood. C'est chose facile. Au coeur de Los

~~~~~

Angeles passe un grand tramway rouge, qui vous y transporte en une demi-heure. Il me tardait de voir la capitale du cinéma. Je ne puis dire si Hollywood dépend de la municipalité de Los Angeles. Mais elle est attenante à cette dernière, elle en est comme le prolongement. Entre l'une et l'autre, pas de solution de continuité. Elle est à Los Angeles ce que Passy ou Neuilly est à Paris. Sa physionomie en diffère toutefois. Elle offre de larges boulevards, bordés de palmiers, de ces pins que l'on appelle *fur-trees*, parce que leur feuillage abondant ressemble à de la fourrure verte, de poivriers, d'eucalyptus. Et l'atmosphère en est plus sereine. L'on peut s'y promener sans être bousculé. Je descends du car pour aller marcher au bon soleil. Le ciel est bleu. Des nappes de lumière tombent de cette coupole d'azur diaphane, et vous enveloppent de chaleur délicieuse à sentir. Il y a de la limpidité, même dans les ombres que les arbres dessinent.

Voici un café dont la façade est singulière: peinte rouge vif, entremêlée de décorations imitées d'un temple aztèque. J'y entre pour déjeuner. Il est ouvert d'il y a trois semaines seulement. Une famille mexicaine en est la propriétaire. Tout y est battant neuf, et d'un haut goût. Les murs de la salle à manger sont également recouverts de motifs empruntés au style aztèque: dieux et monstres y paradent, à la grande curiosité du visiteur. Toutes ces peintures sont de couleurs extrêmement vives, et qui pourtant ne choquent pas l'oeil. Cela me rappelle l'Égypte. Les cartouches me rappellent ceux que j'ai vus au Caire. Les Aztèques étaient-ils de même sang que les Égyptiens? Question que l'ethnologie n'a pas encore résolue hors de tout doute. Les savants discutent là-dessus, et discuteront longtemps, j'imagine. Quel est le problème humain sur lequel l'unanimité des esprits est faite? J'ai les meilleures raisons du monde de ne pas prendre part à ce débat-ci. Me guidant d'après

les seules lumières du bon sens, je constate que l'architecture aztèque, dont il reste des vestiges si imposants, avait ce caractère de grandeur, de majesté, de solidité, que les Egyptiens donnaient à leurs monuments. Ces peuples aussi construisaient pour l'éternité. Mais ce n'est pas là la seule affinité que leurs ruines présentent avec celles d'Égypte. Leurs lignes générales font tellement penser aux édifices pharaoniques. . .

Ce qui me frappe le plus, dans ce restaurant, c'est la grande, l'exquise courtoisie des hôtes : deux Mexicains, dont l'un surtout est fortement bronzé. Le client semble pour eux un ami attendu. L'on vient l'accueillir au seuil de l'élégant hôtel, l'on lui donne la main, l'on l'installe au meilleur endroit de la salle à manger. C'est ainsi que la table où l'on me fait asseoir est dans la grande baie donnant sur le boulevard. Nappe et serviette brodées, verres de fin cristal avec armoiries gravées, aiguières d'argent massif dans lesquelles il y a . . . de l'eau claire, ser-

~~~~~

vice de table en porcelaine. Aux larges fenêtres, des rideaux de dentelles sur lesquels retombent des draperies somptueuses. J'aimerais converser avec ces messieurs qui ont une telle allure de gentilshommes.

Où donc ai-je lu qu'au Mexique, dans la haute société et même dans la bourgeoisie, l'on est d'une distinction, d'une douceur et d'une politesse dont on ne se fait pas idée? Les moeurs y seraient très policées. Ah ! oui, c'est dans des articles de la *Revue universelle*, intitulés: *Scènes de la révolution mexicaine*. L'auteur, madame Lefèvre-Pontalis, femme du ministre de France d'alors à Mexico, y décrit les événements dont elle a été le témoin, après l'abdication et le départ du président dictateur Porfirio Diaz, en 1910-1911. Tout n'était pas rose dans la capitale: loin de là. Soulèvements, mutineries, coups de feu, assassinats, luttes atroces des partis. Et cela continue depuis quinze ans. Il semble bien que le Mexique ne puisse être gouverné que par une main de

fer. Diaz lui avait assuré trente ans de tranquillité religieuse et politique. Lui parti, aucun président n'a eu le prestige nécessaire pour imposer son autorité à tout le pays. Jamais la situation n'a été aussi lamentable que sous le régime actuel. Callès écrit une page de sang dans l'histoire d'un pays qui doit pourtant tout à l'Eglise catholique. Il serait intéressant de rechercher quelles influences souterraines inspirent la politique de cet homme néfaste, l'un des pires qui aient régi un peuple. La franc-maçonnerie, le bolchévisme? Sans doute. Mais qui sait si les puissances d'argent ne sont pas au fond de tous ces troubles, dont elles espèrent tirer leur profit?

Et donc, d'après l'écrivain dont nous rapportons le témoignage, le peuple mexicain, dans l'ensemble, serait d'une grande douceur de moeurs. Le christianisme toutefois, en l'imprégnant, n'aurait pas ôté de son âme une multitude de superstitions païennes. Sa religion offrirait un curieux mélan-

ge de vérités et d'erreurs. Il est d'une ignorance profonde, au reste. Mais l'on remarque, chez la bonne classe, une courtoisie qui va jusqu'au raffinement. Cette race, qui a dans ses veines, une forte proportion de sang indien, quatre-vingt-douze pour cent, dit-on, a la tête près du bonnet. Elle est ardente et vindicative. Elle s'échauffe facilement, se porte vite à des excès, elle a de soudaines et terribles inimitiés. Sa douceur se change en des colères qui ne reculent devant aucune cruauté. Elle a une conception barbare de la bravoure; et la mort, donnée ou reçue, n'est pour elle qu'un jeu.

Je suis charmé de l'occasion qui s'offre à moi aujourd'hui d'observer de près des Mexicains de bonne éducation, tout frais arrivés de leur pays. Leurs manières sont élégantes. Ils n'ont qu'un tort, c'est de ne pas parler l'anglais, ou j'ai celui de ne pas connaître leur langue. Nous ne pouvons nous exprimer que par gestes, — ce qui est une forme de langage, la première qui ait

existé, si l'on s'en rapporte aux travaux, d'une si haute valeur scientifique, de Marcel Jousse. Le menu même est imprimé en espagnol. Comment ne comprendraient-ils pas que je désire manger, puisque c'est l'heure du déjeuner, et que je m'attends bien à être servi à la mexicaine, puisque je suis venu dans leur restaurant? Cette cuisine mexicaine, mais elle est du meilleur aloi ; elle rendrait même des points à la cuisine française, et ce n'est pas peu dire. Il y a des plats spécifiquement mexicains, par exemple ces petites crêpes, que l'on sert avec les hors-d'oeuvre, dans une corbeille, où de fines serviettes les gardent chaudes. Aussi les fruits confits à la mode de là-bas. Pour le reste, c'est la bonne table européenne, sauf que les mets sont extrêmement pimentés : on les assaisonne avec une telle abondance d'épices que cela vous emporte la bouche. Quant au café, c'est un véritable elixir. Pour un tel repas, dont le seul défaut est d'être un peu piquant, l'on demande un prix dont

la modicité m'étonne. Pas plus que la cuisine, le chiffre n'est américain. Et c'est une agréable surprise, dans un pays où tout se paie selon des calculs astronomiques.

De là, je me dirige, par une rue voisine transversale, vers ce *Hollywood Bowl* dont on parle tant. C'est un théâtre en plein air, aménagé dans un repli de montagnes. Je m'attendais à voir quelque chose comme cet amphithéâtre creusé à même le marbre de la colline sacrée d'Athènes. Absolue déception. L'on a simplement disposé, face à un théâtre de carton peint, de mauvais gradins de bois. Il y en a un grand nombre. L'on m'assure que trente mille personnes peuvent tenir à l'aise sur ces pauvres bancs. L'endroit est superbe, — comme un berceau entre des crêtes de collines. Et l'acoustique est parfaite. Des derniers gradins, l'on peut voir tout ce qui se passe, entendre tout ce qui se dit sur l'estrade, au témoignage de mon ami French, qui y a assisté à une représentation avec musique. Il s'était placé au

~~~~~

rang le plus éloigné, pour mieux juger de l'effet. Et il n'a perdu ni un mot ni une note. Les sons traversaient l'air, auquel ils empruntaient la pureté du cristal. Mais pourquoi n'avoir apporté aucun souci esthétique dans la réalisation de cet amphithéâtre ? Pourquoi n'avoir pas exécuté oeuvre durable et belle ? Ah ! les anciens Grecs utilisaient bien autrement que cela la nature. Comme cadre à la représentation des oeuvres de leurs sublimes dramaturges, ils ne se contentaient pas de la ligne harmonieuse de l'horizon hellénique, ni des charmes de leur ciel.

Ils fouillaient et polissaient le marbre de leurs montagnes ; aux créations de leurs maîtres, ils donnaient un décor splendide, où le sens du beau tirait ingénieusement parti des ressources locales. Ici, l'on a voulu faire grand, avec le moins de frais possible. Et l'on a réussi, mais en tuant l'idée de beauté. Sous la coupole merveilleuse du firmament, s'étale une grande insi-

gnifiance. Je ne dis pas que, le soir, au feu des girandoles, cette pauvre chose ne s'oublie, et que ne s'impose alors l'unique majesté du site. Transformation artificielle et précaire. En plein jour, sous l'aveuglant soleil, qui ne fait grâce d'aucun détail, l'on reste stupéfait d'une si complète absence de goût, dans l'aménagement d'un lieu d'où l'art est censé prendre son vol.

\* \* \*

. . . Je reprends, ce matin, la visite de la ville immense, et qui se développe de plus en plus. Los Angeles a dépassé le million d'habitants, et les journaux font campagne pour qu'il atteigne bientôt un second million. Et après, l'on songera sans doute au troisième et au quatrième, car il n'y a de limite à aucune ambition humaine, de quelque côté qu'elle se tourne. L'un des caractères des races anglo-saxonnes est de voir grand, de tout concevoir sur une échelle sans

fin, au rebours des races latines, lesquelles se préoccupent plutôt de la qualité que de la quantité. Ici, l'embellissement de la cité, et tout ce que l'on entend par le mot d'urbanisme, est une idée qui n'a guère cours. Ce que l'on veut, c'est qu'elle s'étende et se peuple. Les soucis d'ordre esthétique passent au second plan. L'on y verra plus tard. Pour le moment l'on ne vise qu'à une chose, faire de la métropole du sud-ouest l'une des plus grandes villes du monde.

La température n'est pas ce que je désirerais.

Fin brouillard. Je vois passer des messieurs, leur pardessus sur le bras. Va-t-il pleuvoir? Le gris firmament semble le présager. Ma première visite est à l'*Examiner*, l'un des journaux Hearst. Combien ce monsieur commande-t-il de quotidiens? Une vingtaine, je crois. Il est le roi du journal, assez triste roi, à couronne de clinquant. Ses publications sont toutes dans la même note, donnant les nouvelles sensationnelles, habi-

les à lancer des canards, à plumes plus ou moins lustrées, cultivant à outrance la curiosité morbide des foules. Il y a, à Los Angeles, un journal important, et sérieux, et c'est le *Times*. L'on lui fait grief de ses sympathies britanniques. Je me suis laissé dire que, pendant la guerre, un avocat irlandais très influent lui aurait cherché noise à ce sujet. Un procès lui aurait même été intenté, au cours duquel la preuve aurait été produite qu'il émargeait aux fonds secrets du gouvernement anglais. Un scandale de plus dans le monde journalistique américain. Cela ne l'a pas empêché de continuer sa carrière. Quoi qu'il en soit de son orientation politique, et qu'il ait ou non reçu des subsides étrangers, pour influencer l'opinion en faveur de la participation des États-Unis à la guerre, à côté des alliés, — ce journal a de la tenue, il respecte ses lecteurs. L'on ne peut en dire autant des journaux Hearst, dont la réputation n'est pas fameuse. Si je ne me trompe, ce monsieur a inventé le jour-

nalisme jaune, dont la mode s'est trop répandue, même hors des frontières américaines. Elle sévit un peu partout, au grand détriment des esprits. Sa triste spécialité consiste à cultiver les bas instincts des foules, en leur mettant sous les yeux, en grosses lettres et en couleurs, les histoires de meurtres, de suicides, de viols, de divorces, de cambriolages, toute une littérature de cour de police. La malsaine curiosité est ainsi constamment piquée, et tenue en éveil, par la révélation croustillante des drames qui abondent au sein des grandes agglomérations. Inutile d'ajouter que c'est avoir une bien fausse notion de la mission qui incombe en ce monde au journaliste, que d'exploiter ainsi les laideurs de la vie réelle, et de nourrir les imaginations de faits et de scènes sur lesquels il faudrait plutôt jeter un voile épais. Que d'enfants et de femmes ont été pervertis à jamais par ces exhibitions honteuses ! Combien de cerveaux faibles, ou trop sensibles, ont fait là-dedans l'ap-

prentissage du crime! Quel abus de la liberté de la presse, étaler devant des âmes innocentes les plaies sociales les plus hideuses! Cela paie, et c'est là tout ce que recherchent certains publicistes. Ils allèguent pour excuse que le public est friand de cette pâture faisandée. Il n'y a pas à répondre à pareil sophisme, qui porte en lui-même sa condamnation. William Randolph Hearst fait beaucoup d'argent, ce qui lui a permis d'installer sa feuille dans un hôtel princier. L'édifice de l'*Examiner* est un palais, d'allure espagnole. L'effet général des lignes architecturales plaît à l'oeil. Les motifs ornementaux ont peut-être été trop prodigués. Ces nombreux moulages surchargent les plans, nuisent à l'élégance des lignes. L'intérieur est d'une grande richesse. Ce journal tire quatre éditions quotidiennes, en tout un quart de million. S'il ne jouit d'aucune espèce de considération, auprès des gens sérieux, l'on voit assez qu'il est très répandu, du moins chez le peuple, que rien ne

défend contre les poisons que lui verse journellement cette source trois fois impure.

Je me rends ensuite à la bibliothèque publique, immense construction, dont la caractéristique est la lourdeur. Les architectes, Goodhue et Winslow, se sont inspirés du style hispano-mexicain. Des pans massifs, des lignes sévères, qui, sous un autre ciel, paraîtraient convenir à une forteresse. Ici, l'on compte sur la lumière pour donner de la grâce et de la légèreté à ces entassements de matière. Le soleil y est tel, si rayonnant, si subtil, que l'on s'explique que, dans un monument comme celui-ci, disposé pour le calme de la lecture et pour les méditations silencieuses, les fenêtres ne soient pas plus nombreuses. La clarté trouvera bien le moyen de s'y infiltrer. Il fallait plutôt se garder de ses indiscretes intrusions. Effectivement, l'éclairage est très bien ménagé. Un jour égal, venant de haut, règne dans les diverses pièces de cette superbe cité des livres. La salle de lecture des enfants est ornée de

peintures murales, exécutées par Parsons. Fresques aux couleurs extrêmement vives, représentant des scènes de la conquête espagnole.

La bibliothèque contient quatre cent mille ouvrages, étiquetés, rangés, catalogués, d'après le système en honneur dans toutes les institutions de ce genre aux Etats-Unis. Il y a, en ce pays, de très riches librairies, — à propos, je me demande pourquoi la langue française a substitué à ce beau vieux mot le vocable baroque de bibliothèque; Rabelais et Montaigne, créateurs de notre langue, ont employé le mot librairie dans le sens de pièce où l'on garde ses livres; les Anglais, plus sages que nous, ont adopté cette appellation, et elle a toujours pour eux la signification qu'elle avait chez nous, à l'origine; l'on devrait y revenir, et la réinstaller dans ses droits; — donc, les Etats-Unis comptent de riches librairies. L'Europe est, en général, mieux pourvue à cet égard, cependant. Et c'est tout naturel. Une

nation jeune ne saurait posséder les trésors intellectuels, manuscrits, documents de toute sorte, qui se sont accumulés là-bas, par la force des choses, au cours des siècles. Mais l'Europe peut envier aux Américains l'organisation de leurs librairies. Elle est parfaite. Non seulement les édifices sont partout aménagés avec tout le confort désirable, non seulement quelques-uns d'entre eux sont d'une très belle architecture, — la bibliothèque du Congrès, par exemple, celle de New-York, celle de Boston, avec les fresques symboliques de Puvis de Chavannes, celles d'Edwin Abbey et de John Singer Sargent, mais le système de distribution des livres est ingénieux et si pratique. Les clients sont servis avec ordre et rapidité. Ainsi, à la librairie du Congrès, qui contient près de deux millions d'ouvrages, il s'écoule une minute et demie au plus entre l'instant où l'on réclame un livre et celui où l'on vous le remet. N'est-ce pas assez expéditif? Il n'en est pas ainsi à la Nationale de Paris, la

mieux montée d'ailleurs qu'il y ait, dans le monde entier. Là, il faut se résigner à attendre, et même assez longtemps, avant d'être servi. Le plus bel hommage vient d'être rendu à la méthode américaine par Sa Sainteté Pie XI. Le Saint-Père a nommé une commission chargée de venir l'étudier sur place. Son intention est de l'appliquer à la Vaticane, où Il a passé une partie de sa carrière, et à laquelle Il porte un intérêt particulier. Il est à souhaiter qu'un exemple parti de si haut soit imité par toute l'Europe.

A cette librairie de Los Angeles, le département français est assez complet. Les ouvrages de nos auteurs, classiques et modernes, s'alignent en de belles éditions. Pour plusieurs, il y a l'original et la traduction anglaise. Je crois que toutes les langues connues sont représentées. La ville étant extrêmement cosmopolite, la littérature de tous les peuples de la terre figure sur les rayons. Un Allemand, un Espagnol, un Ita-

~~~~~

lien, un Arabe, un Persan, un Turc, un Russe, un Danois, peut, s'il le désire, trouver ici, dans sa langue maternelle, les oeuvres où le génie de sa race s'est exprimé, et reprendre ainsi contact avec l'âme de sa patrie lointaine. Mais les affaires, la lutte pour la vie, le vertige qui emporte cette population bigarrée de Los Angeles, permettent-ils à beaucoup de venir, en ces paisibles salles, cultiver le parler de leurs pères, et prêter l'oreille de leur esprit à des sons encore familiers, et que la force des choses fera s'évanouir tôt ou tard dans l'ambiance commune?

* * *

... Midi. Ciel voilé. L'on espère en la pluie. Non pas moi, certes, qui en ai tant vu tomber, tout l'été. C'est comme en Palestine, où, l'automne venu, l'on guette au firmament les moindres signes annonciateurs d'orages. Je me rappelle l'après-midi de décembre, où, sous la direction du regret-

~~~~~

té Germer-Durand, nous faisons une excursion archéologique sur les pentes de l'Ophe. Notre guide, nous indiquant de petits nuages, là-bas, au-dessus de la chaîne de Moab: « Enfin, nous aurons bientôt de la pluie. » Et, comme je m'étonnais: « Si, comme nous, vous aviez été neuf mois sans en voir tomber une goutte, vous ne pourriez vous empêcher de soupirer après sa venue. » — Ici également, après la longue période de sécheresse, la pluie fait l'objet des désirs de tous.

Les nerfs se lassent d'un firmament uniformément pur. L'on finit par trouver monotone cette beauté. Sans compter que les paysages ont grand besoin d'être rafraîchis.

Malgré l'atmosphère peu rassurante, je me décide à partir pour Orange, à trente milles de Los Angeles, vers le sud. Après un hâtif déjeuner pris au restaurant de la gare, me voici en route. Dédale de faubourgs, où je ne vois rien d'intéressant à noter. Puis commence la grande plaine

unie. Le brouillard se dissipe. Un gai soleil dore tout. Nous filons rapidement. Çà et là, des maisons. Des bouquets de palmiers. Des eucalyptus, dont le feuillage a une grâce nonchalante. Un peu avant d'arriver à Santa-Ana, commencent les jardins d'orangers. À perte de vue, de ces arbres vert sombre, piqués de fruits d'or, de taille moyenne, très feuillus, à égale distance l'un de l'autre, comme une armée à la parade. Ils fusent d'une terre meuble, soigneusement ratissée, où l'eau circule dans des rigoles. L'orange a toujours soif. Rompant la ligne uniforme, un palmier s'élève. Nous longeons aussi des bois de noyers. Des Mexicains font la récolte des noix. Ils ne mettent aucune hâte au travail. Ils ramassent une noix, la regardent, l'examinent. Assis par terre ou à genoux, ils sont sans fièvre. Très résistants, très durs à toutes les besognes, ils ne se pressent pourtant jamais. Ils ont toujours le temps. Ce qu'ils ne peuvent faire aujourd'hui, ils l'accompliront demain

ou un autre jour. Ils sont très précieux pour certains labeurs, qui demandent des forces physiques particulières, terrassements de chemins de fer, par exemple, que la chaleur rend d'une exécution si pénible. Eux, le plus ardent soleil ne les fait pas broncher. Criblés de rayons, ils ne s'en portent pas plus mal. Le soleil est leur frère, leur ami, leur bienfaiteur. Leurs ancêtres allaient jusqu'à l'adorer. Les Mexicains de nos jours se contentent de l'aimer, de s'accommoder de ses dons. Mais qu'on ne leur demande pas de faire quoi que ce soit avec précipitation. Ce serait peine perdue. Au reste, comment les en blâmer? Leur tempérament méridional le veut ainsi. Et l'on les rémunère si peu. Ils reçoivent un salaire de famine...

... J'arrive à Orange. J'y viens faire visite aux soeurs de Saint-Joseph, qui ont ici leur noviciat. La ville et le diocèse de Manchester ont fourni déjà plusieurs sujets à cette communauté, assez répandue en Californie, et dont la mission est l'enseignement

primaire et le soin des malades. L'an dernier, six de nos jeunes filles, imitant l'exemple de compagnes venues de si loin se consacrer à la vie religieuse, franchissaient aussi ces énormes distances pour répondre à une Voix intime. L'appel divin est irrésistible. L'âme qui l'entend, ni les mers, ni les montagnes, ni les déserts ne l'empêchent de le suivre. Heureuses les familles qui donnent ainsi leurs enfants au service de Notre-Seigneur! Plus heureuses les élues qui ne reculent devant aucun sacrifice de la chair et du sang, pour obéir à leur vocation!

Le couvent des Soeurs se cache au fond d'un grand parterre, où dominent les palmiers et les eucalyptus. Retraite mystérieuse enfouie dans des feuillages qui ne se flétrissent jamais. Je dis couvent. Du dehors, il n'en a pas l'air. Cette maison n'avait pas été bâtie pour y loger une communauté. Edifiée à grands frais par un M. Burnham, millionnaire qui avait fait sa fortune dans la fabrication de ces moulins

à vent mécaniques que l'on voit un peu partout, elle lui servait de résidence princière. Son fils et sa fille, qu'il envoya étudier en Europe, ne se soucièrent pas de venir y séjourner, à leur retour. Leur grande objection était la solitude de l'endroit. Orange est, en effet, la pleine campagne, avec ses charmes tranquilles, qui ne sont pas toujours au goût de la jeunesse. Force lui fut donc de céder au caprice de ses enfants, et d'abandonner, pour l'existence à la ville, une sorte de palais. La propriété resta sans maître pendant quelques années. Les beaux jardins s'en retournaient en friche. La maison désertée se dégradait, quand, un bon jour, les religieuses en firent l'acquisition, pour une somme bien inférieure à sa valeur réelle. Car le contrat de vente comprenait, en plus de la maison et de ses dépendances, je ne sais combien d'acres de plantations d'orangers. Elles y installèrent leur noviciat. Cette résidence est d'aspect fantaisiste. N'essayons pas de la ranger dans aucun sty-

le connu. L'intérieur est d'une grande richesse. Meubles, boiseries, tapis moelleux tentures de soie et de velours, bibelots rares vases de Chine, tout cela est devenu l'héritage des nouvelles propriétaires. Il va sans dire qu'elle ne sert aux soeurs que de salon de réception. La maison Burnham, ce sont leurs visiteurs qui en jouissent. Elles ont fait construire pour elles-mêmes, en arrière de ce palais orné de tout le luxe, indiscret et chargé, que l'argent peut procurer à un parvenu, une modeste habitation où règne la pauvreté qui sied à des épouses de Jésus Christ.

Je suis reçu avec une cordialité touchante. La supérieure est en visite à la mission d'Eureka, dans le nord de la Californie, quelque centaines de milles d'ici. Soeur assistante que j'ai connue à Manchester, où elle était venue recruter des postulantes, me fait les honneurs de la maison. Je vois d'abord la jeune professe de la paroisse Saint-Antoine pour qui j'apporte un message, de la par

de ses bons parents. Elle a prononcé ses vœux le 10 août 1927. Elle fait maintenant la classe à Santa-Ana, joli village tout blanc, que j'ai traversé en venant ici. Les autres, plus nouvellement arrivées, sont aussi appelées au salon, — pardon, au parloir. Elles sont plusieurs. Les voici qui forment un large cercle autour du pèlerin, venu pour leur parler du pays. La sérénité d'âme rayonne dans leur physionomie. Aucune ne semble avoir la nostalgie des biens qu'elle a quittés. En retour de la générosité avec laquelle elles se sont données à Lui, le Christ leur accorde cette paix intérieure qui surpasse tout sentiment.

Puis, l'on me fait visiter l'établissement. La chapelle, sans colonnes, est d'un très bon goût. Le plan en fut dressé par l'actuelle supérieure, femme d'un grand mérite. La voûte aigue, en bois teint brun, repose sur des poutres, agréablement ornementées et ajourées. Les murs portent une sobre décoration. L'élégance de l'ensemble se relève

de ce cachet de propreté qui distingue les oratoires de religieuses. Je monte à l'étage, d'où le regard embrasse les jardins, et toute l'étendue de la propriété. De chaque côté du couvent, et jusque loin dans la plaine, se déroulent les orangers symétriques. Des rayons chauds mettent une patine tendre sur leurs feuillages d'un vert assombri, comme découpés dans du métal. Et des boules d'or se suspendent aux branches immobiles.

. . . L'heure me semble venue de prendre congé de ces saintes habitantes d'un paradis terrestre, auquel elles ont donné le nom de Nazareth. Appellation bien choisie, pour une demeure où les âmes se préparent, par une vie cachée en Dieu, à l'apostolat. Dans le préau de leur chapelle, se dresse une statue de Jésus-Enfant: image de Celui dont elles imitent le silence, la soumission, les obscurs travaux, l'humble période de formation, sous les yeux de Marie et de Joseph. Mère assistante ne veut pas entendre parler de mon départ: « Nous vous gardons. Ce soir,

## HORIZONS

vous nous donnerez la bénédiction du Saint Sacrement. Après, vous nous direz bien quelques mots, n'est-ce pas ? Et demain, nous aurons votre messe. » — Comment ne pas céder à si aimable sollicitation ? Je reste. Je savoure le silence divin qui règne dans cette retraite. Après la collation, prise dans la petite salle à manger, aux murs revêtus de boiseries précieuses, ciselées comme des bijoux — ah ! la magnifique corbeille de fruits qu'il y a sur la table — je me promène dans le parterre. C'est déjà la nuit. Les longues palmes ont des balancements : à travers leurs déchiquetures, la lune sourit, dans un cortège d'étoiles. . .

Huit heures. Le salut sonne. Les notes de la petite cloche s'égrènent comme des perles. Je me rends à la chapelle brillante. Dieu sort du tabernacle de soie où l'amour le tient prisonnier. Je l'adore, tandis que l'encens monte vers Lui, avec le chant des vierges, dans le sacrifice du soir. . .

\* \* \*

... Je me réveille au milieu d'un concert. Les oiseaux sont d'une joie, ce matin. De chauds rayons jouent dans les fenêtres, suspendent des guirlandes d'or aux rideaux. Par la porte donnant sur le balcon, entrent des bouffées, qui sentent la terre fraîche. Hier soir, j'ai passé là une bonne heure, à regarder le dôme constellé, à m'enivrer des parfums montant du sol, des massifs, des feuillages endormis. Un silence solennel planait sur toute cette nature, — silence particulier, où l'on sent que les forces mystérieuses continuent d'agir dans les végétations, silence ponctué par des pépiements d'oiseaux, qui rêvaient peut-être, car les oiseaux aussi font des rêves. . . Quelle bonne nuit j'ai passé sous ce toit religieux! Dans ce couvent, tout est calme. La quiétude des choses s'harmonise avec la paix des âmes.

Je dis la messe à huit heures. Après le petit déjeuner, je vais faire visite à monsieur l'aumônier, prêtre mexicain. Il a dû s'exiler, comme la plupart de ses confrères. Dans

le diocèse de Los Angeles, ils sont cent cinquante qui ont cherché ici refuge contre la persécution. La patrie leur est fermée.

Ah! n'exilons personne! ah! l'exil est impie!

Quelques-uns sont restés, à leurs risques et périls. On les traque comme des fauves. Ils doivent user de mille stratagèmes pour administrer les sacrements. Ils vivent cachés dans des maisons amies, ou bien se déguisent en colporteurs ou en domestiques. Ils se tiennent ainsi prêts à répondre au premier appel, les fidèles étant dans le secret. S'ils sont découverts et reconnus pour prêtres, c'est la prison qui les attend, et souvent la mort, après un simulacre de procès. Ces faits rappellent les premiers temps du christianisme. Ils se passent à nos portes. Hélas! que l'on y prête peu d'attention. Et dire que ce sont des baptisés, élevés dans le catholicisme, qui infligent ce traitement à l'Eglise, leur mère, bienfaitrice de leur nation. L'apostasie est pire que l'infidélité.

L'apostasie marque un homme du signe de la bête, dit l'apôtre saint Jean.

L'aumônier habite une trop grande maison, non loin du couvent. Il a une physionomie douce et triste. Sa mère, et sa soeur veuve, sont avec lui. Il avait aussi son père, que la mort vient de lui enlever, en quelques heures. Les Mexicains ne pratiquent pas l'embaumement des corps. Ce rite leur semble une profanation. Le cadavre paternel, à peine refroidi, a dû être enterré tout de suite, la loi américaine ne permettant pas de le garder ainsi, même un jour. Pauvre prêtre! Il me fait pitié. Aux amertumes de l'exil, vient de s'ajouter le chagrin d'une éternelle séparation. La demeure où il vit est spacieuse et belle, mais comme l'on sent que le malheur y a passé. Elle a l'air d'un tombeau vide. L'on dirait qu'elle est peuplée d'ombres. Elle n'a pas l'aspect familier des demeures où l'on fait son chez soi. Pas de rideaux aux fenêtres. Des persiennes fermées qui entretiennent un clair-obscur. Des

~~~~~

pièces trop vastes. Je ne sais quelle impression d'abri transitoire se dégage de tout. Pendant que l'aumônier essaie de me parler, car il ne connaît que très peu l'anglais, sa soeur, qui porte un double deuil, époussète les quelques meubles épars dans ces appartements à demi déserts. Son geste est las et découragé. Elle ne prend aucun intérêt à ces choses qui lui sont étrangères. Rien de ce qui l'entoure ne lui appartient. Sa main va de l'un à l'autre de ces objets, qui ne lui rappellent que sa triste situation d'exilée, dans une installation de fortune. Certaines afflictions semblent dépasser la mesure permise. La douleur est bien incompréhensible à l'entendement humain. Une seule ressource reste à ceux qu'elle frappe, se jeter à corps perdu dans le sein de Dieu, adorer ses décrets dont le mystère est plein de miséricorde.

Dans le ciel, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues,
Où la douleur de l'homme entre comme élément . . .


De ces beaux vers de Victor Hugo, retranchons le « peut-être », et ils sont parfaits. Avec nos pauvres douleurs, Dieu fait des choses splendides; nos regards ne peuvent présentement les connaître; la foi nous en donne l'intuition. Notre gloire future sera en grande partie tissée de nos chagrins actuels. Subir la douleur est le fait de l'homme. La transformer en infinie jubilation est le fait de Dieu. . .

Je retourne au couvent, dire adieu aux religieuses, qui m'ont reçu avec tant de politesse chrétienne. A onze heures, départ pour Los Angeles. Je vais passer l'après-midi au *West Lake Park*, grand jardin public, agrémenté de pièces d'eau. Au bord de l'une d'entre elles, je remarque un héron, un amour de héron, tout blanc, d'une blancheur transparente. Son long col, son corps sont de neige. Et quelles fines aigrettes! Il fait la pêche. Un vieillard jette dans l'étang de la mie de pain, pour attirer les poissons. Le magnifique oiseau guette. Au bon mo-

ment, il darde son bec, avec la rapidité de l'éclair. Le fretin est pris. Il le tourne et retourne, l'aplatit, le broie, l'exténue, sans le lâcher, puis il l'avale tout rond. Son col, guère plus gros qu'une paille, s'enfle à mesure que passe la proie, puis il reprend son élégance, sa grâce harmonieuse. Il agit avec froideur. La sûreté de ses mouvements est absolue. Pas une fois ne manque-t-il son coup. Merveille que l'instinct des bêtes, — Je vois aussi, dans ce parc, des massifs de pampas, couronnés d'admirables plumes. . .

* * *

. . . Dimanche. Température superbe, brillante, chaude. Pour la première fois, depuis mon arrivée, le ciel est d'une pureté infinie. Rien ne ternit son saphir. La lumière tombe en nappes égales. Je dis la messe de dix heures, à l'église Sainte-Jeanne-d'Arc. Puis je descends au coeur de la ville, visiter la plus vieille église de Los Angeles,



située à la Plaza, en plein quartier mexicain. Toutes les boutiques sont ouvertes, aux alentours. L'on ne dirait pas que c'est le jour du Seigneur. Notre-Dame des Anges, c'est le nom de l'église, n'a de charme que dans son ancienneté relative. Au-dessus de la porte d'entrée, il y a une inscription en espagnol, tirée du livre d'Habacuc, II, 20; et dont voici la traduction:

Le Seigneur est dans son temple saint: que la terre entière se taise devant sa face.

A droite, ces mots de la salutation angélique:

Dios te salve Maria LLena de Gracia. Dieu vous salue Marie pleine de grâce.

A gauche:

Santa Maria Madre de Dios Ruega por nosotros Pecadores. Sainte Marie Mère de Dieu priez pour nous pécheurs.

Sur le mur latéral extérieur, du côté de l'épître:

On september 4, 1781, Don Felipe de Neve, the Padres and Pobladores came to this very spot to found a pueblo. They reared a cross and read the proclamation of Carlos III, King of Spain. They called it: El pueblo de nostra Senora de Los Angeles. It means: The city of our Lady queen of the Angels. The corner-adobe of the mission was laid in 1814.


— Le quatre septembre 1781, Dom Philippe de Neve, les Pères et le peuple vinrent à cet endroit précis pour fonder un village. Ils érigèrent une croix et lurent la proclamation de Charles III, roi d'Espagne. Ils appelèrent ce village Notre-Dame des Anges. La pierre-angulaire de la mission fut posée en 1814.

L'église consiste en une seule nef, à plafond plat. Elle n'a aucune beauté, soit comme architecture, soit comme décoration. Elle est longue et sombre. A cette heure, il n'y a personne, qu'une vieille Mexicaine rabougrie, vêtue de sales oripeaux, et qui prie tout haut, avec force gestes, et une ferveur dé-

monstrative. Qui sait si la prière de cette misérable ne monte pas tout droit vers Dieu? — Je remarque une grande statue de sainte Thérèse d'Avila, et une de saint Vincent Ferrier, apôtre des Espagnes. L'autel est dédié à Notre-Dame du Mont Carmel. Surmontant le tabernacle, encastrée dans le mur, une peinture représentant la Sainte Vierge. Dans le choeur, d'autres tableaux, également dénués d'art. Le mur, à gauche, est percé de portes donnant sur un grand *patio*, entouré d'arcades, sous lesquelles l'on vend des objets de piété et des rafraîchissements. En face de l'église, est la Plaza, où de maigres arbres versent un semblant d'ombres: au centre, chante une fontaine. C'est le lieu de prédilection des Mexicains du quartier. Ils sont nombreux, à cette heure de l'après-midi. Le soleil qui plombe ne les dérange pas. Ils causent, ils fument, ils échangent des nouvelles, ils rient. Ils ont l'air de s'amuser très bien entre eux. Ils semblent heureux de se laisser vivre. Leurs

traits, en général, sont durs. Ils rappellent le type indien : front fuyant, pommettes saillantes. Je ne vois pas qu'ils se différencient, sauf par le costume, des indigènes.

L'hôtel de ville, qui s'élève à une courte distance de la mission, est le monument le plus curieux peut-être que j'aie encore vu. Il est tellement haut qu'on l'aperçoit d'un peu partout. Je l'examine de plus près. Il est battant neuf. Ses façades, couleur crème, sont toutes fraîches. Je ne crois pas que l'intérieur soit complètement terminé. Drôle d'architecture, en effet, cela ressemble à ces édifices syriens ou babyloniens que nous montrent les vieilles estampes. Des ailes, du milieu desquelles fuse une tour de vingt-huit étages, qui se termine par un dôme à gradins et à colonnes. Architecture bizarre, pleine de réminiscences orientales et aztèques. Ce n'est pas beau, mais cela frappe l'oeil. C'est ma dernière soirée à Los Angeles, où peut-être ne reviendrai-je plus. Je retourne à Hollywood, prendre le dîner dans



ce restaurant mexicain. Les servantes de table sont en tenue de gala mexicaine: corsage de soie rouge ou verte, brodée de fleurs éclatantes, longue jupe de dentelle; au cou, une longue chaîne à laquelle est suspendue une vraie croix pectorale; et des bracelets, et des colliers, et des bijoux. La partie la plus étrange de ce costume d'un autre âge, c'est la coiffe de dentelle, une coiffe énorme et légère, échafaudée je ne sais comment, aux longs plis compliqués. L'ensemble de cette toilette de cérémonie, qui s'appelle en espagnol *Traje de Teguana*, est gracieux dans sa note archaïque. . .

* * *

. . . Neuf heures du matin. Je pars pour San-Diégó, — distance de cent cinquante-six milles, que je franchirai en auto. Mon impression de Los Angeles n'est guère favorable. J'y suis resté quelques jours seulement, il est vrai. Mais faut-il séjourner si

~~~~~

longtemps en un lieu pour juger de sa physionomie? Pour moi, les villes sont un peu comme les hommes. Dès le premier coup d'oeil je sais à quoi m'en tenir sur une personne et sur une cité.

La température est à souhait. Los Angeles disparaît dans un poudrolement de soleil. Je le vois s'effacer sans aucun regret, sans aucun désir de le revoir jamais. Je ne lui ai trouvé aucun caractère propre à retenir l'attention ou à provoquer la sympathie. Elle offre un mélange confus de races. C'est une Babel internationale. De ces éléments divers, venus de partout, s'est constituée une mosaïque bizarre, peu intéressante. New-York est cosmopolite, mais sous des apparences fiévreuses et terriblement embrouillées, l'on discerne des courants de vie profonde, une tradition, que l'apport étranger ne dérange pas. Ici, la bouilloire est encore en pleine fermentation, et il est bien impossible de ramener à quelques traits

~~~~~

principaux les forces obscures qui finiront peut-être par s'y démêler.

Nous longeons un plateau où des drapeaux flottent au vent. Lindbergh est attendu dans deux jours, et c'est ici qu'il doit atterrir. Le champ où il se posera, en descendant du ciel, est une tache de couleurs gaies. La ville entière a un air de fête. Elle se prépare à faire un triomphe au héros, conquérant de l'espace.

De chaque côté de la route ardente, des orangers, des noyers, des figuiers, des pêchers, des abricotiers. Puis une succession de collines nues, coupées de canyons. Sans la lumière, ces paysages seraient d'une grande tristesse. Mais le soleil les revêt d'une patine dorée, d'une richesse inouïe. Et cela les fait paraître charmants, cela les transfigure. Les crêtes se découpent sur un firmament sans tache. Un peu au-delà de la célèbre mission de San-Juan-Capistrano, je vois la mer. Première apparition de l'océan Pacifique. Il est d'un bleu tendre. Sur ce bleu

luisent des paillettes d'or, s'allument des flammèches. Et il est si calme. Il porte bien son nom. Il est l'image de la sérénité. Un léger frisson court à sa surface infinie, comme une joie d'être, ce que Dante appelle si bien: *tremolar del mare*. Nous déjeunons à San-Clemente. Encore deux heures de trajet, toujours avec la mer à notre droite. Et j'arrive à San-Diego.

Ma première visite est pour Mgr Brady, prélat de la Maison de Sa Sainteté, vicaire forain, curé de l'importante paroisse Saint-Joseph. Monseigneur est la bonté et la simplicité mêmes. Il me demande tout de suite si je consentirais à aller résider à Coronado, où l'on a besoin d'un prêtre pour une troisième messe, le dimanche. L'un des vicaires donne un coup de téléphone au curé de Coronado pour le prévenir de mon arrivée. Celui-ci viendra me voir, demain, pour s'arranger avec moi. Car j'ai répondu au prélat que j'accepterais bien volontiers de rendre service, pendant mon séjour ici.

Mon guide me reprend dans son auto, et me mène faire un tour de ville.

San-Diego, qui a une population d'environ 120,000 âmes, est d'une étendue considérable. Il est très accidentée. S'il ne compte aucun édifice remarquable, en revanche, la nature lui compose un cadre magnifique: une grande baie, l'une des plus belles qui se puissent voir, à l'horizon, les montagnes dentelées, et ce parc Balboa, qui la couronne d'un vert diadème. Il est de création récente. Il a une superficie de quatorze cents acres. Il se développe sur les pentes d'un canyon sinueux et profond, envahit le dos des collines, projette au loin ses belles végétations. Il est sillonné de beaux boulevards. Il y a quelques années, il n'y avait rien là que l'aridité du désert, que de maigres herbes brûlées. Mais ce sol de Californie ne demande qu'à produire, pour peu qu'on l'arrose. L'on a donc amené l'eau sur ces hauteurs, et dans ces vallées, et puis l'on a planté d'arbres ces vastes espaces, pal-

~~~~~

miers, acacias, eucalyptus, poivriers, caoutchoutiers, et d'autres que j'oublie; l'on a fait venir d'au loin des essences rares; l'on a creusé des bassins, et l'on y a semé des nénuphars, des lys d'eau, diverses plantes aquatiques; l'on a fait pousser les papyrus dans le fond des vallées; l'on a ménagé des jardins où s'épanouissent de gigantesques lits de fleurs, dahlias, roses, tulipes, oeillets. Tout cela, d'après un plan bien conçu. Et maintenant, des forêts denses couvrent de leur mystère toute cette région, alternant avec des clairières piquées de couleurs vives. Il n'a fallu que quelques années pour opérer une si complète transformation. C'est l'exposition panaméricaine qui a inspiré ce projet et qui en a marqué l'exécution. Les édifices construits à cette occasion, et qui occupent le centre du parc Balboa, sont encore debout, sauf un, qui a péri dans un incendie, l'année dernière. Ils sont d'ailleurs destinés à disparaître, dans un avenir prochain. Faits de bois recouvert de mortier,

avec profusion d'ornements en stuc, ils ne pourront résister beaucoup plus longtemps aux forces de ruine. Déjà, ils se désagrègent, et c'est pitié de voir des morceaux entiers de corniches, tombés, ou des pans, à moitié dépouillés de leur plâtras, et laissant voir la fragilité de ces structures. En général, ils ont encore grand air, cependant, ils font bonne figure. Et l'on oublie la misère de leurs dessous pour admirer leurs lignes, élégantes et graves. Seuls, *the Art Gallery* et *The Organ Building* survivront, car ils sont bâtis en béton armé, ainsi que la *California Tower*, gracieuse chose, dont le faîte, où sont incrustées des faïences de diverses couleurs, se voit de partout. . .

Nous circulons à toute vitesse à travers cette nature merveilleuse, tandis que le soleil déclinant teint de rouge vif tout un pan de ciel, et verse sur les massifs des torrents vermillons. Je me propose de venir souvent en ces lieux, qui me rappellent Versailles. J'y enfouirai mes rêves. D'une hauteur, mon

~~~~~

guide m'indiquant une bande de terre, fermant, vers le sud, la baie de San-Diego : « Coronado, me dit-il, l'île où vous allez résider. » Je regarde attentivement, et ne vois qu'une ligne de feuillages empourprés par les rayons du couchant. . .

* * *

. . . Je vais dire la messe à l'église Saint-Joseph, vers les sept heures. Mon action de grâces finie, je cherche où déjeuner. Aucun café ni restaurant dans le voisinage de l'église. J'enfile rue sur rue, sans rien trouver de convenable. Et je ne vois, non plus, aucune boutique bien intéressante, dans ce San-Diego. Les magasins élégants y sont rares, je crois. Le commerce qui doit aller le mieux est celui des automobiles, si j'en juge par les nombreux endroits où l'on en vend, où l'on peut se procurer tous les accessoires de ces machines. Et c'est pas cela qui donne à un quartier d'affaires un cachet artistique. Hé-

las! la fureur de l'auto sévit par le monde entier. A Paris, à New-York, de somptueux palais ont été transformés en lieux d'exposition. Dans les anciens salons des grands seigneurs, ou les hôtels des enrichis d'hier, se prélassent maintenant les superbes limousines et les coupés dernier cri. . .

Enfin, l'hôtel Grant se présente. Immense hôtel, donnant sur une petite *plaza*, en plein centre de la ville. Son propriétaire est le fils de Ulysses S. Grant, ancien général, président des Etats-Unis, une des gloires américaines. Cela me fait un peu sourire d'apprendre cela. Mais je suis aux Etats-Unis, où il ne faut s'étonner de rien. . .

Dans la matinée, j'erre le long des quais, pour jouir de l'eau et de la lumière, de la belle coupe d'azur qui s'incurve avec une grâce infinie. Il souffle un petit vent d'une fraîcheur tiède. De nombreux avions sillonnent l'espace. Là, en face, une île, *North Island*, qui est reliée à Coronado par un pont sur pilotis, est champ d'aviation mili-

taire. C'est le nid d'où, chaque matin, les « oiseaux » prennent leur vol et viennent faire leurs évolutions au-dessus de la mer et des terres. J'en vois beaucoup, à cette heure, les uns comme des aigles solitaires, les autres formant des escadrilles qui manoeuvrent selon une stricte discipline. L'air limpide résonne des ronflements de leurs moteurs, que l'on prendrait pour de lointains et puissants roulements d'orgues. Ce spectacle, assez nouveau pour moi, n'éveille plus d'intérêt chez ceux qui en sont les témoins journaliers. J'ai même l'impression que l'on doit se fatiguer d'entendre ces vibrations d'engins. Pour ma part, j'aimerais mieux le silence, seulement traversé des seuls bruits de la nature, chants d'oiseaux, clapotis des vagues, murmures du vent dans les feuillages. Mais, de nos jours, quel domaine n'est défloré par l'industrie? Le ciel même n'échappe pas à son invasion.

Dans l'après-midi, M. le curé de Coronado veut bien venir me faire visite, et s'en-

tendre avec moi au sujet d'une messe à dire dans son église, chaque dimanche. L'arrangement est conclu. Je promets à M. B. . . qu'il peut compter sur mes humbles services. Le soir, des amis me conduisent faire un tour dans cette petite ville. L'on y accède par un traversier. Tout est si calme dans l'île. De larges boulevards la divisent géométriquement. C'est un parfait damier. Les maisons basses sont enfouies dans les arbres. Je suis frappé de l'abondance de la végétation. Voici l'église catholique, qui se détache, toute blanche, sur le fond sombre de l'horizon, en face d'un parc. . .


* * *

. . . J'ai suffisamment exploré, tous ces jours derniers, l'endroit où la Providence m'a placé, pour ce séjour de convalescence en Californie méridionale, pour en tracer une description. Coronado est communément appelée: île.

Ce n'est pas tout à fait exact. Il s'en faut de très-peu. Le mot juste est péninsule. Figurez-vous un quadrilatère à peu près régulier, absolument plat, de un mille et une fraction, s'élevant de huit ou dix pieds, en moyenne, au-dessus du niveau de la mer. L'un de ses côtés regarde San-Diego ; les bords sud et ouest sont baignés par l'océan. Au sud-est, une mince bande de terre se déroule, entre la baie Glorietta d'abord, médiocre échancrure, puis la baie de San-Diego et l'océan. Cet étroit ruban est connu sous le nom de *Silver Strand*, à cause des tons argentés de son arène. Un boulevard en occupe le milieu, boulevard qui se bifurque à huit ou dix milles d'ici, se dirigeant, à droite vers le Mexique et la Basse-Californie à gauche vers San-Diego, qu'il rejoint après avoir contourné le fond de la baie. C'est par ce cordon sinueux que Coronado est relié à la terre ferme et constitue donc une presqu'île. L'habitude s'est introduite de l'appeler île, parce que l'on y vient généra-

lement en bateau, car, en voiture, par le *Strand*, c'est un parcours de vingt-cinq milles. L'on fait bien cela, une fois ou deux, pour l'agrément. La voie est magnifique, en effet: on la dirait jetée sur la mer bleue, la mer frissonnante et diamantée, la mer, où chatoient les plus riches couleurs, les matins et les soirs, et qui, en plein midi, semble de l'or en fusion. Mais l'on conviendra que ce trajet est un peu long pour qui doit souvent aller et venir. Et le bateau est le moyen le plus simple.

Au large de nos rives, à vingt-cinq milles en mer, il y a de vraies îles, cette fois, qui s'appellent aussi Coronado: groupe de quatre rochers, dont l'un considérable. Des rochers seulement, où il n'y a rien, rien, que des oiseaux marins. Mais qu'ils sont beaux, de loin, car ils sont presque toujours visibles, tantôt estompés, voilés d'une gaze azurée, tantôt émergeant des flots en un relief très accusé, — énormes joyaux bruns dans une sertissure de saphir ou d'émeraude.



Ces îles appartiennent au Mexique.

* * *

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées.

Ce beau vers se présentait à ma mémoire, au moment où je m'en allais vers l'église, pour y dire la messe. C'était peu avant sept heures. Tout semblait encore dormir dans l'île. Seuls les oiseaux, dans les épais feuillages, donnaient un concert à ravir. Le long des boulevards, autour des maisons, il y a des arbres de toute espèce, où habitent des chanteurs ailés. Le matin surtout, leur voix a une fraîcheur extraordinaire. Dans le silence qui enveloppe tout, elle retentit comme un cristal. Et le soleil, depuis longtemps déjà, faisait scintiller les diamants sur les pelouses, inondait toutes choses d'or fin. A cette heure matinale, quand tout est encore imprégné des abondantes rosées de la nuit, fleurs, gazons, feuillages exhalent des nuages de senteurs. . .

...Vers onze heures, je vais à la plage. Le firmament est d'un éclat éblouissant. A ma gauche, les montagnes du Mexique ressortent en clair. L'océan est bleu tendre, bleu de vierge. Une vapeur, comme d'une eau qui bout, monte de cette immensité lumineuse. Je contemple ces vibrations splendides. Dans ce climat si égal et si doux, la chaleur invite à se laisser vivre. Il faut faire effort pour penser, pour agir. L'on se dit: à quoi bon se donner du mouvement? La nature clémente vous berce comme dans un rêve. Il semble que la personnalité va se dissoudre. . .

A quatre heures de l'après-midi, j'étais sous le portique du cloître, à lire, quand un brouillard s'est formé. Le vent le balayait comme une laine subtile. Curieux effet, ce soudain envahissement de la plus limpide atmosphère par une buée dans laquelle tout se fondait. Les sirènes des phares jetaient dans l'espace une note assourdie, presque tragique.

HORIZONS

~~~~~

Le soir, l'horizon, redevenu très pur, s'agrémente d'un croissant de lune.

\* \* \*

... Passe des heures sur la plage. J'ai bien emporté avec moi le nouvel ouvrage de Jacques Maritain: *la Primauté du Spirituel*. Mais comment s'abstraire dans les idées, sous cette incomparable lumière, en face d'un océan pailleté d'or? Ah! comme je voudrais pouvoir décrire exactement la couleur des flots. Un vert tendre, transparent, comme tout prêt à se muer en pâle azur, miroitant, réfractant les rayons, à l'infini du firmament opposant un autre infini. Et l'on ne sait lequel est le plus admirable...

Ce soir, à six heures, comme je sortais de mon cloître, dont le porche est tout enguirlandé de bougainvilléas, le ciel était si beau. Le bas de l'horizon était couleur orangée, d'une nuance éteinte. Des tons de perles et d'opales venaient ensuite. Sur ce fond, le


~~~~~

faîte des arbres se découpait avec une netteté parfaite. Puis, c'était l'azur sombre de la coupole, piqué d'étoiles. . .

* * *

. . . Dès le petit jour, mes fenêtres s'em-
plissent de rayons. Force de l'habitude, je
me demande toujours si cela va durer. C'est
que, d'où je viens, le climat ne m'a pas gâté.
Les variations de la température y sont si
 Brusques. Tandis qu'ici, l'atmosphère ne
perd pas sa sérénité. Son égalité d'humeur
est continue. L'on n'a pas à redouter de
soudains revirements. Il fait beau, beau,
avec persistance. L'une des particularités
de ce pays, c'est la fraîcheur des nuits. Aus-
sitôt que le soleil a disparu, l'air se refroidit
sensiblement. Je remarque aussi l'abon-
dance de la rosée. L'on croirait à des ondées
nocturnes, tant les gazons sont trempés. . .

J'ai passé tout le jour sur la plage, au
grand soleil. De tout ce que j'ai contemplé,



je veux seulement essayer d'exprimer les ineffables couleurs du ciel, de l'océan, des sables du rivage, à l'heure où le roi du jour plongeait derrière les hautes falaises du Loma. Sa disparition fut rapide. Dressée sur le fond orangé du firmament, la muraille sévère du Loma. Loin, à l'horizon de la mer, un tissu fait de rose, de vert et de jaune. L'océan était azur. Les vagues léchaient les sables, et, en se retirant, déroulaient une étoffe mauve, ou une soie d'un gris-fer extrêmement lustré . . .

. . . Ce soir, la demi-lune dessine sur les flots comme un boulevard sans fin, parsemé de diamants. Jusque très loin là-bas se prolonge la route onduleuse, où les larges plaques brillantes alternent avec les carrelages sombres. . .

* * *

. . . Deux heures du matin. L'immense bruit des vagues me réveille. Dans le silence

de tout, je les entends à clair se fracasser sur les rivages. L'on dirait un éboulis de montagnes, un tonnerre d'avalanches. Je me lève, et vais dans la cour de l'appartement, pour mieux jouir de cette harmonie profonde, solennelle, pour contempler les spectacles de la nuit. L'on perd beaucoup à ne pas les voir. Ils ont une si auguste beauté. Sous cette latitude, le mystère des nuits ne l'emporte-t-il pas sur le charme des jours? Ainsi à cette heure, un sombre azur habite le firmament. Pas une tache de vapeur à travers ce dôme riche, splendide. Etoiles et planètes s'y inscrivent avec une absolue netteté, s'y détachent comme de purs joyaux. La lune, à son premier quartier, a l'air d'un mont de berceau. Dans l'atmosphère, aucun souffle. Les palmiers s'érigent immobiles. Ils ne bougent pas plus que s'ils étaient de pierre. On les dirait sculptés sur l'horizon. Toute vie est comme suspendue. Seule, la voix grave de la mer scande le repos des choses. . .

... J'ai lié connaissance avec un jeune artiste américain, dont l'atelier s'ouvre sur le cloître où j'habite. Nous sommes presque voisins. Il sait le français, beaucoup mieux qu'il ne le parle. Il comprend à peu près tout, à la lecture. Pour la conversation, c'est une affaire de pratique. Les étrangers trouvent nos mots terriblement difficiles à prononcer. Ils ont raison. Mais cette difficulté est inhérente à chaque langue. En général, l'aspect des vocables diffère tellement de la façon dont il faut les énoncer. Et cela en déroute et en rebute plusieurs.


Du français à l'anglais, y a-t-il la distance que l'on s'imagine? Mais ces deux langues se pénètrent, au contraire. L'une est presque entièrement issue de l'autre. De même que le latin est à l'origine du français, le français est la source de l'anglais. L'anglais est tout imprégné de la moelle de notre verbe. Pour un Anglais, apprendre le français, c'est remonter au berceau de son parler. Telle est la thèse que M. Jusserand dé-

montre, dans sa belle *Histoire littéraire du peuple anglais*. La prononciation seule semble mettre un abîme entre deux langues dont les liens de parenté sautent aux yeux.

... Ce jeune artiste, avec qui je viens d'entrer en relations, est né dans le Minnesota. Il tient de sa mère le goût de l'art. C'est elle qui lui a donné ses premières leçons de dessin. Il est en Californie depuis trois ans. Sa santé ne s'accommodant pas du climat du nord, il est descendu chercher le soleil, et, avec le soleil, il a trouvé les riches colorations, insoupçonnées dans nos froides terres. Je soupçonne qu'il lui serait pénible de s'en retourner vivre sur le sol natal, malgré les attaches de famille qu'il y a toujours. Il est paysagiste. J'ai vu de ses aquarelles, belles comme des poèmes champêtres. Depuis ces derniers mois, il peint surtout à l'huile. Il sait choisir dans la nature. L'art est un choix. Le motif extérieur fournit les éléments, que l'on compose, que l'on arrange, parmi lesquels il en est que l'on

élit, d'autres que l'on élimine. Ce qu'il réussit en perfection, ce sont les eucalyptus. Il a une dilection pour ces grands arbres, au feuillage tantôt ramassé, tantôt retombant comme des chevelures défaites, ces arbres qui ne se dépouillent jamais, et dont l'écorce seule se renouvelle. Il les dresse sur champ d'azur, avec leur grâce nonchalante. Beau don que celui de peintre. Le peintre fixe et cristallise sa vision, il immobilise un état de la nature si changeante. Il a cet avantage sur l'écrivain, de rendre sensible et tangible son rêve intérieur, de créer des formes expressives de ce qui a séduit son regard. L'écrivain n'a que les mots à son service. Et pourtant, Charles Péguy a dit: « Ah! les mots! les mots! Il n'y a rien de comparable: ni la musique, ni la peinture ne valent les mots. Avec les mots, il n'est pas un sentiment que l'on n'exprime. » Fort bien. Mais, pour un paysage, la palette n'a-t-elle pas des ressources que notre art le plus subtil n'égale pas? . . .

... Jour extrêmement brillant. Gloire diffuse. Le vent souffle du désert, nous apportant une chaleur comme ailée. L'artiste et moi restons des heures dans le *patio* du cloître, sous l'ardente lumière, à deviser de littérature et d'art. Les idées naissent, se déroulent et s'enchaînent. Causerie improvisée, au cours de laquelle se présentent des intuitions que la réflexion ne nous ferait peut-être pas trouver, — étincelles jaillissant du choc de deux esprits. Le temps s'écoule rapide dans ces entretiens. Pour ne pas les interrompre, nous déjeunons sur l'herbe, frugalement, mais avec un appétit mis en éveil par cet air pur, la radieuse splendeur du jour, le travail inconscient de nos pensées en harmonie. Auprès de nous, des rosiers en fleurs, de grands géraniums odorants, des poinsettias à la veille de s'épanouir, des poivriers, un rideau de bambous; sur les murs, débordant en grappes massives, des bougainvilléas avec leurs fleurs violet-évêque; des touffes d'hibiscus, des buis-



sons de myrtes, la plante des poètes; un bassin tranquille où nagent des poissons dorés, où s'étalent des lys d'eau. Toute la grande maison, de style sévère, s'encadre dans un azur sans tache. . .

A trois heures, nous allons nous asseoir sur les rochers qui bordent la mer, à l'ouest. Poudrolement lumineux. Extraordinaire vibration de tout. L'océan a de grandes plaques vert-olive et parterre de violettes. Le soleil, qui décline déjà, trace sur les flots un chemin d'or, aux contours imprécis. Plus il descend, plus ce chemin se rétrécit, jusqu'à ne devenir qu'un sentier, un mince ruban fauve. Dans le remous des vagues, l'on dirait des myriades de poissons tout blancs. Apparence. Grandes reflètes mauves. Les îles Coronado, à vingt-cinq milles de nous, dans les eaux mexicaines, sont comme suspendues entre la mer et le ciel: l'on ne voit ni leur base ni leur sommet. Etrange effet, cette ligne solide qui se profile sur le firmament, cette terre apparemment sans point d'appui,

flottante, aérienne. Voici que tout l'espace est maintenant comme un champ de roses. Au-dessus de la pointe Loma, un rideau d'or. Le soleil, boule pourpre, s'abîme derrière ce cap. De toute sa gloire, il ne reste plus qu'un cil d'or, lequel s'efface lui-même. Et c'est aussitôt la nuit, draperie sombre étoilée de points d'or. . .

* * *

. . . Des écharpes dans le ciel, aujourd'hui. Température qui me déçoit par son âpreté. Je voudrais du soleil, du soleil. Je fais part de mon ennui à des Californiens, qui me consolent en me disant: « *Oh! it is very much unusual.* » C'est la formule que l'on retrouve sur toutes les lèvres ici, quand l'atmosphère n'est pas aussi charmante qu'on le souhaiterait. J'aurai sans doute l'occasion de la réentendre, et d'admirer l'optimisme des gens du pays concernant le climat; ils ferment les yeux sur les accidents

passagers de l'air, pour ne se souvenir que de sa beauté générale.

L'artiste et moi traversons à San-Diego, visiter la galerie des arts. Le palais qui la contient n'est pas très grand. Sa façade est sobre. Elle n'a de fenêtres qu'au premier. La porte d'entrée est extrêmement ornementée, ornée de statues. Tout cela n'est que moulage, cependant. Il s'élève au fond d'une place magnifique, bordée d'acacias taillés en boule. Lui faisant vis-à-vis, à l'autre bout de cette sorte d'immense parvis, qui s'incline doucement, un orgue gigantesque de quatre mille tuyaux. Des morceaux de gazons, des arbustes fleuris, s'interposent, variant le décor, en rompant la sécheresse. Ainsi, au beau milieu du parc Balboa,

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Le musée n'est pas encore très garni. Il est de création récente. Son édification a

coûté cher. Il se remplira peu à peu. Je remarque, sous un globe de verre, un très beau marbre de Dalou: *la Liseuse*, don du gouvernement français. Plusieurs bronzes par un artiste d'ici, M. Putnam: réalisations de mérite. L'auteur, hélas! est maintenant dans une maison de santé. De très curieuses lithographies, signées d'un nom russe. Elles représentent des scènes évangéliques, par exemple, le sermon sur la montagne. Ces dessins ne relèvent d'aucune école connue. Déformation de la personne humaine. Allongement des lignes. Je ne comprends pas ce genre. Voilà sans doute du symbolisme, à caractère étrange, mais grave et religieux.

Ces temps-ci, toute une salle est affectée à l'exposition des oeuvres de M. Elliott Torrey. Nous y entrons. Le peintre est là, en compagnie de M. Ralph Morris, sous-directeur du musée, et d'une dame juive, miss Béatrice de Lack-Krombach. Mon ami con-

naît ce monde, auquel il me présente. M. Torrey est un paysagiste de valeur.

Je ne puis que donner un coup d'oeil à ses tableaux, inspirés surtout par la nature californienne. Car il en est où je reconnais des aspects du Vermont, pays natal de ce maître consciencieux: somptueuses forêts automnales, grands ruisseaux où se mirent les collines chargées d'arbres. Pour miss de Lack-Krombach, elle a l'allure distinguée. Ses manières, sa conversation trahissent l'usage de la meilleure société. Traits énergiques. Teint mat, grand nez droit, yeux noirs perçants, cheveux blancs. Elle s'occupe de critique d'art dans le *San Diego Sun*. Elle fait aussi commerce d'objets d'art. Elle a, en effet, dans la quatrième rue, une *Little Gallery*, où elle nous invite à venir prendre le thé. M. Torrey veut bien nous y conduire dans son auto. Au moment où nous quittons le musée, retentissent les dernières mesures du *Star Spangled Banner*, par où se termine le concert d'orgue donné

chaque jour ici, en plein air. Ces notes, jetées au vent crispé de l'espace, m'impressionnent singulièrement. La *Little Gallery* est à la fois magasin d'art et salon de réception. En arrière des deux grandes pièces d'entrée ouvertes au public, est une sorte de boudoir où la dame de céans accueille ses invités. Il est meublé avec élégance: piano, draperies, fauteuils, riches tapis, vieux livres rares sur des rayons, eaux-fortes et dessins délicats. Partout des bibelots. Notre hôtesse, qui est venue en contact avec de nombreux artistes d'ici et d'ailleurs, collectionne pieusement les souvenirs qu'elle en a reçus. Le thé est servi dans la plus fine porcelaine de Chine. Nous passons une heure intéressante dans ce salon, où le commerce d'oeuvres d'art prend couleur de relations mondaines, et où un sens des affaires bien israélite s'allie à la plus déliée courtoisie. . .

* * *

... Matin moelleux. Terre aromatique. La grasse rosée nocturne libère les torrents de parfums enclos au coeur des choses. Je prends le petit déjeuner à l'hôtel Coronado, situé au plus bel endroit de l'île, sur une pointe légèrement éminente, d'où la vue s'étend sur la mer, les montagnes du Mexique, la haute muraille du Loma, qui se termine en soc de charrue labourant les flots profonds. La salle à manger de l'hôtel, oblongue, à voûte ogivale très haute, est lambrissée de beaux bois du pays.

Je vais m'asseoir face à l'Océan sur lequel est suspendue une brume tiède. Des cormorans se laissent bercer par les vagues. La ligne mexicaine se drape d'une étoffe où il y a de l'argent et du mauve. . .

Je reviens à la plage, à une heure et demie. De petits nuages, comme des touffes de laine, sont disséminés dans le ciel. Des morceaux d'azur, pleins de caractère. À l'horizon, firmament opalin. La pointe Loma se dessine avec vigueur. Ses contours sont com-

me gravés au trait. Une voilette azure le long de ses pans. Les îles Coronado sont fuyantes, comme un rêve qui va s'effaçant. Sur l'océan, une route d'or, bientôt évanouie. Au loin, une tache de platine. L'eau, par endroits, est vert-olive. Les îles se précisent, maintenant, leurs formes s'accusent. Les montagnes étrangères ondulent sous une étoffe pourpre. Des teintes diverses habitent le firmament, — turquoise, saphir, lavande, perle, bleu céruléen, bleu outre-mer, bleu de roi. À quatre heures vingt, le soleil éclate en une averse d'or blanc. Puis, il s'abîme dans un remous de nuées vieil or...

* * *

. . . L'on m'avait prié de dire la première messe, très matinale. Il fait encore nuit, quand je m'achemine vers l'église. Le firmament, d'un gris bleu, riche, profond, n'a plus d'astres. Tous ses milliers de luminaires se sont éteints. Seul le croissant de la

~~~~~  
lune, d'un jeune dessin, chaud, presque doré, s'y inscrit. Au-dessus de ce grand arc de velours crème, une étoile, une seule étoile, mais extrêmement brillante. Mes yeux et mon coeur se tournent vers ce signe céleste. L'église n'en a-t-elle pas fait un symbole?  
*Stella matutina,*

Etoile du matin, image de la Vierge Marie,  
Etoile du matin, annonciatrice du Soleil infini,

comme je te trouve belle dans les champs  
de l'espace, dans les solitudes de l'éther  
austral! . . .

\* \* \*

. . . Je pars pour North Island, base d'aviation militaire. J'y serai l'hôte du lieutenant Donnelly, chargé de l'administration général de ce poste. Je m'y rends de San-Diego, en canot à vapeur. M. Donnelly m'attend aux approches du grand édifice, surmonté d'une tour centrale qui se voit de loin, et où sont tous les bureaux.

North Island fut découverte par don Juan Rodriguez Cabrillo, le 28 septembre 1542. Elle est située à l'entrée de la baie de San-Diego. Elle a pour vis-à-vis, de l'autre côté de la passe, la puissante muraille de la pointe Loma, qui fait l'effet d'un bras géant jeté sur la mer, et où le génie militaire a exécuté des travaux techniques : son sous-sol est ramifié de fortifications. Pointe Loma est sentinelle du Pacifique. Si un jour, ce qu'à Dieu ne plaise! — la guerre se déclare entre les Etats-Unis et le Japon, elle jouera un rôle de premier plan dans la défense du pays. Du moins d'après les prévisions actuelles. Mais quelles seront les conditions des guerres futures? Les précautions les plus minutieuses ne se trouveront-elles pas soudain déjouées? Tout l'art de nos stratèges ne se sera-t-il pas en vain donné beaucoup de mal, pour prémunir le territoire contre les attaques de l'ennemi, ou pour les repousser? Car, sous quelle forme celles-ci se produiront-elles? Terrible secret!

Hélas! pourquoi les guerres? et pourquoi faut-il qu'un gouvernement dépense le plus clair de ses revenus dans des armements qui, l'échéance fatale sonnée, ne s'avéreront peut-être pas efficaces? — Le 15 mai 1846, le gouverneur Pio Pico, au nom du Mexique, fit cession des deux îles — North Island et Coronado — à don Pedro Carrillo. North Island resta couverte de forêts jusqu'en 1874. En 1793, y avait été découverte une abondance source d'eau douce, dont la trace s'est perdue. Les officiers du génie font des recherches pour la localiser à nouveau. En avril 1886, la *Coronado Beach Company* se porta acquéreur de l'île, au prix de \$100,000. C'est en 1910 que l'on commença à l'utiliser comme champ d'aviation. Le 7 août 1917, le gouvernement américain en prit formellement possession, à cette fin. En mai 1922, il paya les six millions de dollars que son achat avait coûtés. Elle a une superficie de 1460 acres. Tous ces renseignements me sont donnés, au cours de

l'inspection que je fais de ce domaine officiel, avec M. Donnelly. Celui-ci me demande si j'aimerais aller en avion. Je lui réponds: « Avec plaisir. Ce sera nouveau pour moi. J'ai hâte de faire cette expérience. » Il me présente alors au lieutenant Tomlinson, excellent aviateur, aussi remarquable que Lindbergh, paraît-il. Sa frêle et puissante machine est là, toute prête à partir. J'y monte, et m'installe dans la cabine d'avant, où j'ai juste la place de m'asseoir. Derrière moi est le pilote auquel je confie ma destinée. Et nous voilà en route pour le plein ciel. Je ne suis pas nerveux le moins du monde. Cette ascension m'intéresse beaucoup. Cette ascension? Mais d'abord je n'en ai pas conscience. Chose très curieuse: l'on n'a la sensation ni de s'élever ni de marcher. A tel point que je me demande quand l'avion prendra son vol. Or, il est déjà à quelques milliers de pieds d'altitude. Je m'en aperçois en regardant en bas. Certes, l'on a fait du chemin. Dans l'air, tout


point de repère manquant, l'on ne peut se rendre compte à quelle hauteur approximative l'on se trouve. Il est encore plus difficile, je crois, d'apprécier la vitesse à laquelle l'on va. Elle est grande. L'on fait du cent milles à l'heure. Au reste, pour garder son équilibre, un avion doit faire au moins du soixante. Et pourtant, il me semble que l'on bouge à peine. La baie, la pointe Loma, Coronado, se déroulent, lentement, je dirais. Or, notre allure est vertigineuse. Comme tout me paraît petit, insignifiant! L'océan a l'air d'une mare sans importance, la baie, un fossé que l'on franchirait à pieds joints, la *California Tower*, une miniature; les automobiles, des jouets pour enfants, les passants, des fourmis. C'est un renversement des valeurs. Les proportions sont changées. La distance abîme tout dans une sorte d'anéantissement. Les ambitions qui s'agitent là, sur le sol, les drames qui s'y jouent, ces maisons lilliputiennes où l'humanité cache ses joies et ses

~~~~~

peines, l'on se dit: « Qu'est-ce que tout cela? Comme la vie est peu de chose! comme l'homme est misérable! comme il tient peu de place dans l'espace! » Et les phrases de Pascal se mettent à chanter dans ma mémoire: « L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant... Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit. Mais, quand l'univers entier s'armerait pour l'écraser, l'homme serait plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et le pouvoir que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. »

L'univers n'en sait rien. Voilà toute la différence. Elle est profonde. D'un côté la matière, de l'autre l'esprit. L'esprit, l'âme. Et lorsque cette âme est informée par la grâce divine, l'oeil humain se perd à vouloir chercher ses limites. Elles se confondent avec l'infini. . .

* * *



... La mer est bleu tendre. Et elle est infiniment calme. Il y court seulement un petit frisson de vie. Les flots ont comme une joie des baisers du soleil. Ils l'en remercient par une vibration uniforme et multiple. Les lointains s'enveloppent d'une gaze turquoise, vaporisant leurs contours, atténuant leurs arêtes. La pointe Loma se zèbre de hachures lumineuses, où revivent toutes les couleurs du prisme, comme des gouttes translucides et diaprées, qui se mêlent sans se confondre. Près de l'hôtel Coronado, sur un plateau de sable d'argent, sont piquées des ombrelles de teintes diverses, larges comme des tentes, sous lesquelles les touristes respirent l'air du matin, si frais, si doux. Le soleil exalte ces petits dômes vermillon, rouge, indigo, profilés sur l'océan tranquille et pur, d'une seule teinte azur profond. . .

* * *

... Je vais visiter la mission San-Juan-

Capistrano, à soixante-quinze milles d'ici. Mon ami Frank French m'en a beaucoup parlé. Il est venu la peindre. J'ai vu l'oeuvre qu'il en a rapportée, — semis de fleurs de toutes nuances s'encadrant dans un cloître en ruines, tapis diapré étendu sous des arceaux croulants. L'oeuvre des hommes tombe en morceaux. L'inépuisable nature pare, de ses richesses toujours renouvelées, les débris amoncelés par les secousses du sol ou le vandalisme des impies. Une beauté germe sur la déchéance des choses. Même dans ce domaine de la matière, la vie l'emporte sur la mort. L'hymne de la résurrection enchante les ruines.

Je quitte San-Diego à onze heures, dans un de ces *Pickwick Stages*, qui sillonnent les routes de la Californie dans tous les sens. Nous longeons le Pacifique, saphir dépoli. Un vent doux balaie la côte. Voici d'abord La Jolla, mot qui veut dire joyau. C'est un joyau, en effet, que ce bourg aux élégantes villas, mettant çà et là leur archi-

~~~~~

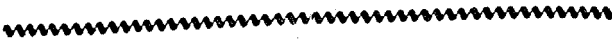
itecture fantaisiste. Puis, les *Torrey Pines*, dont l'on m'a tant parlé, que la photographie a vulgarisés, que les artistes viennent peindre. Sur un haut plateau, constamment balayé par les souffles océaniques, contre lesquels rien ne le protège, sorte de coude que fait ici la ligne de la côte, des arbres de misère, noueux, tordus, rabattus sur eux-mêmes, arrachant leur vie comme ils peuvent, affectant des formes d'un pittoresque tragique. D'où vient ce nom de *Torrey*? Je n'ai pu le savoir. Peut-être de celui qui les implanta. Car ces pins sont originaires d'Australie. L'on ne les trouve qu'en cet endroit de la Californie. Leurs aiguilles sont d'une longueur exceptionnelle, — douze pouces.

Ces géants solitaires, accrochés à l'aride falaise, où le sort leur impose une lutte éternelle et inégale, me font la plus étrange impression. Par une association d'images, ils évoquent à mes yeux ces destinées humaines, que le malheur s'ingénie à tourmenter. Il

est des vies sur lesquelles s'acharnent les forces adverses. La sérénité leur est inconnue. Jamais le succès ne leur sourit. L'âpre lutte sans trêve est leur lot quotidien. Il semble que leur seule présence déchaîne les éléments. Elles appellent la tempête. Grands arbres, secoués par le vent du large qui pleure dans vos ramures, vous prenez à mes yeux figure de symbole. Votre aspect dramatique suggère l'énigme de ces existences auxquelles rien ne sourit. . .

Il est une heure et quart quand nous arrivons à San-Juan. Je me rends tout de suite à la mission, enclose d'un mur sévère. La porte d'entrée donne sur le jardin intérieur que je reconnais : poivrier aux branches comme lasses, vieux bassin où nagent des poissons vermeils; et des fleurs, des fleurs, comme en rêve: à l'arrière-plan, le monastère désolé. C'est tout cela que j'ai vu dans l'atelier de French, transposé par son magique pinceau.

Une haute ouverture donne sur le *patio*,



qui a une acre carrée. Sur trois côtés de ce quadrilatère, des cloîtres qui ont résisté aux convulsions du sol et aux injures du temps. Le conservateur de ce monument, qui est la propriété du diocèse de Los Angeles, est M. l'abbé St. John O'Sullivan. Ce prêtre est aussi curé de San-Juan. Il habite une toute petite maison en bois, à proximité de l'ancien monastère. Je vais lui présenter mon respect. Il est sur la galerie de sa très humble résidence, en train de photographier un cadran solaire nouveau style, qu'il a inventé, et fait breveter à Washington. Quel homme aimable, accueillant, distingué! Il me montre et m'explique son oeuvre. Ce gros cadran, en étain fin, est orné de signes et de chiffres, qui permettent toutes sortes de calculs, d'une extrême précision. Mais les sciences physiques, en général, les mathématiques, en particulier, ne sont pas mon fort. À vrai dire, je ne comprends pas grand chose au fonctionnement de cet appareil. De confiance, je le crois une merveille de mécanique.

M. l'abbé veut bien quitter tout, pour me promener à travers son domaine, sur lequel il veille avec un soin jaloux. Venu ici du Kentucky, en 1910, pour se guérir d'un mal de poitrine, il fut assigné à la mission de San-Juan, dont il a entrepris la restauration. C'est le type du pieux et intelligent antiquaire. Tout en vaquant à ses ouailles, il s'est tracé un double but: remettre en état certaines parties de l'immense construction, sauver les autres d'une dégradation complète. Ce n'était pas une petite affaire, avec de si maigres ressources. L'Etat ne s'intéressant pas à ce monument, et c'est sans doute tant mieux, les riches touristes n'ayant d'argent que pour leurs égoïstes plaisirs, il restait de percevoir une contribution de la part de ceux qui viendraient le contempler. Avec cela, et aussi la vente de cartes-poste, photographies, et autres menus objets, poteries, couvertures de laines, etc., M. O'Sullivan a déjà opéré de grandes choses, la remise à neuf de la chapelle inté-

rieure, d'abord, laquelle sert aux exercices paroissiaux. Elle était devenue un débar-ras pour les commerçants de l'endroit, une sorte de capharnaüm. On y entassait bois de construction, grains. L'abbé l'a rendue à sa destination primitive. Comme elle est belle, sombre, austère et somptueuse! Une seule longue nef, aux murs épais de quatre pieds, à voûte plate reposant sur de grosses poutres de pin. Par les vitraux filtre une lumière avare. Le choeur est très bien éclairé. Grâce à des estampes coloriées, la représentant telle qu'elle était dans ses beaux jours, un artiste a reproduit son revêtement de fresques, qu'il s'est gardé de laisser trop fraîches, qu'il a patinées habilement, en sorte que l'on a l'illusion de voir des peintures fanées par le temps.

Des reliques de l'ancienne chapelle avaient été conservées, je ne sais comment. C'est une grâce du ciel que de pareils trésors aient été mis en sûreté. Ils étaient tellement propres à exciter la convoitise des collection-

neurs. Je veux parler des cartons d'autel, par exemple, merveille unique. Ils sont enluminés sur parchemin, montés dans des cadres d'argent massif, d'une largeur de trois pouces, battus au marteau, ornés de magnifiques ciselures en relief, d'une exécution large et fine à la fois. Les motifs de ces ciselures, empruntés au règne végétal, — fleurs et feuillages de la liturgie traditionnelle, symboles eucharistiques, — se rehaussent d'incrustations vermeilles. Ah! l'on n'a pas ménagé le précieux métal, loin de là. On l'a enchâssé à profusion. Et le burin de l'orfèvre a joué avec la ductile matière, il l'a pliée, amincie, soulevée, il lui a donné la forme de son rêve. Argent et or, il y en a là un poids énorme. Je ne crois pas qu'il y ait une église au monde à posséder de plus riches objets d'art religieux. Il faut y ajouter un porte-missel, de même style et matière, et des chandeliers d'argent massif; dressés en permanence à la

~~~~~

table de communion, un crucifix et des lampes d'argent, montés sur des hampes.

Un retable, de vingt-deux pieds et demi de haut, par dix-huit et demi de large, occupe le mur de fond. Ce monument ne provient pas de l'ancienne chapelle. C'est un cadeau fait par le diocèse de Barcelone à celui de Los Angeles, alors que ce dernier avait encore pour évêque un Espagnol. Il n'y a pas si longtemps de cela. Car Sa Grandeur Mgr John J. Cantwell est seulement le troisième évêque américain à occuper ce siège, ses prédécesseurs ayant été Mgr Montgomery et Mgr Conaty. Ce magnifique morceau de sculpture fut expédié par fragments dans vingt-deux caisses, où il séjourna, jusqu'à ce qu'on pût le placer enfin dans l'église de la mission, à laquelle il était destiné. C'est M. O'Sullivan qui eut le mérite de l'y installer. Ce retable est en cerisier, doré de feuilles d'or qui ont gardé leur éclat précieux. L'abbé estime qu'il est vieux de quatre ou cinq siècles. Tout ce qu'il repré-

~~~~~

sente de travail et de valeur, on le devine. Comme il fait bien dans cette abside, qu'il illumine! Les yeux se détachent difficilement d'une telle réalisation, oeuvre d'un âge où tout s'exécutait à la main, où le travail était intelligent et honnête. La chaire, en stuc doré, est une reconstitution récente.

A l'entrée de la chapelle, l'on voit une *vera effigies* du père Junipero Serra, célèbre missionnaire espagnol, fondateur de cette mission-ci, et de bien d'autres: figure concentrée, méditative, douce et ferme. Le Père Serra était de constitution délicate, malade, toujours souffrant. Cependant, il a évangélisé ces immenses régions, et quels pauvres moyens il avait de les parcourir! Il a semé les oeuvres catholiques en ce pays barbare, au risque de sa vie. L'on n'était jamais en sécurité complète avec ces Indiens. Quelques-uns de ses compagnons d'apostolat furent martyrisés par eux. Les missionnaires franciscains ont érigé vingt et un monastères en Californie. Ces monuments

~~~~~

sont à peu près tout ce qui reste de la domination espagnole. C'est grâce à eux que cet état a une histoire, un charme antique. Bé-nies soient les mains pieuses qui les sauvent de la destruction. Celui de San-Juan, malgré les dommages qu'il a subis, de la part de la nature et de la part des hommes, fait toujours grande figure. Les architectures lui avaient donné des proportions si considérables. Et les matériaux qui entrèrent dans sa construction pouvaient défier l'injure des siècles : pierres, grandes briques noyées dans du mortier, tuiles énormes. Les pierres furent extraites d'une carrière voisine; les briques et les tuiles des toitures cuites à un four dont les vestiges existent encore. L'édification de cette mission a demandé un courage, une ingéniosité, un art dignes de toute admiration. Je visite aussi le réfectoire, la bibliothèque, les salles communes. Tout cela est grave, austère, d'allure bien espagnole. Une pièce sert de musée religieux: l'on y conserve, dans des armoires

vitrées, des ornements sacrés de l'époque : chasubles, dalmatiques, chapes, étoles, aubes, d'une rare magnificence. Aussi des manuscrits et ouvrages anciens.

En 1797, les missionnaires entreprirent la construction d'une grande église en pierre. Elle s'élevait à l'angle sud-est de la mission. Elle était de pur style roman. La voûte avait sept dômes. Une haute tour carrée la dominait. Corniches, chapiteaux étaient sculptés avec un goût parfait. Cette cathédrale du désert, dont il reste des estampes, avait une majesté qui s'imposait des milles à la ronde. De plus loin encore, pouvait-on entendre le son de ses quatre belles cloches, répercuté par tous les échos des solitudes. Ouverte au culte divin le 8 septembre 1806, cette église fut détruite par un tremblement de terre le 8 décembre 1812, pendant la messe, à l'heure de l'offertoire, ensevelissant sous ses décombres trente-neuf fidèles. La tour et la voûte à dômes de la grande nef s'effondrèrent, entraînant dans leur chute

la plus grande partie des murs latéraux et toute la façade. La tour elle-même s'abat-
tit avec un tel fracas que ses matériaux fu-
rent projetés très loin. Le dôme surmontant
le choeur résista au choc: il est encore intact,
ainsi que des parties du transept, et l'on
peut ainsi distinguer les lignes architectu-
rales, la courbe harmonieuse des cintres, de
très beaux fragments de sculptures: débris
qui permettent à l'imagination de se repré-
senter l'ensemble du temple. Ce chef-d'oeu-
vre, joyau sacré de toute la Californie, quel-
ques minutes avaient suffi pour en faire un
monceau de ruines: ruines infiniment pitto-
resques, maintenant que le temps les a ren-
dues vénérables. Je les admire, et je rêve au
néant des choses, même de celles que leur ca-
ractère religieux, leur objet, ici-bas, devrait,
semble-t-il, épargner.

... Le soir tombe. Derrière les collines
occidentales brillent des teintes roses, qui
bientôt s'effacent. L'ombre s'étend sur tout,
noie tout, avec la soudaineté propre à cette

~~~~~

latitude, et qui m'impressionne toujours profondément. Je prends congé de celui qui a bien voulu me guider à travers ces cloîtres antiques, ressusciter à mes yeux l'histoire de cette mission de San-Juan-Capistrano, un moment brillante d'avenir, et puis si tragique. « Il faudra revenir, me dit mon aimable cicerone, pour dire la messe dans notre vieille chapelle. Il vous reste bien des choses à voir. Je suis sûr que vous aimerez contempler ces ruines au clair de lune. Spectacle émouvant! L'on dirait que l'ombre des vieux moines vient alors errer sous les cloîtres déserts; leur forme a l'air de glisser le long des hautes colonnades; sur les larges dalles, l'on entend comme un bruit de pas, mêlé à un cliquetis de chapelets. . . »

M. St. John O'Sullivan me permettra-t-il de lui dire que l'esprit des fondateurs de ce monastère revit en lui? Du haut du ciel, le Père Junipero Serra doit le bénir d'entourer de tant de piété ce qui reste de son oeuvre temporelle, et d'avoir rendu à sa destination

~~~~~

primitive la chapelle où si longtemps s'exhala sa prière, et où son âme ardente, avide de conquêtes apostoliques, venait puiser de nouveaux élans dans le coeur de Jésus-Christ, et y retremper sa soif de sacrifices et de dévoûment jusqu'à la mort.

* * *

. . . Curieux effet, ce matin. Une brume légère, d'un bleu évanescent, flotte sur la mer. La température est d'une grande douceur. Les vagues arrivent en longs ourlets moirés: on dirait un satin transparent, où voltigent des reflets tendres, d'indéfinissables nuances, — mélange de pâle azur, de vert naissant, de rose à peine ouverte, d'or blanc. Les îles Coronado sont si lointaines, presque fondues dans la subtile vapeur. Seul, leur sommet se montre, et encore estompé. Il se profile, tel un nuage plus sombre, sur le gris des autres. La ligne des montagnes mexicaines émerge, imprécise. Elles ont une souplesse extraordinaire. . .

... Le jeune peintre me propose d'aller au parc Balboa, écouter le concert d'orgue. Il fait le plus magnifique soleil. En bordure des avenues, les acacias bien taillés s'enivrent de lumière, qui rend sensible le vert-jaune de leur feuillage. Tout vibre. Les édifices dessinent, sur la limpidité de l'horizon, des traits nets. L'immense buffet de l'orgue projette une masse sans bavures sur un fond de bleu cristal. De chaque côté, une colonnade semi-circulaire encadre des pans d'azur. C'est un monsieur Spreckels qui a fait don de cet instrument à la ville de San-Diego. Une plaque de bronze atteste sa munificence. Ce Spreckels, allemand d'origine, arriva sans le sou sur la côte du Pacifique. Il travailla d'abord à la journée. Sa femme exerça le métier de blanchisseuse. Quelques années plus tard, il était riche à millions: cas assez commun dans ce pays, où les parvenus ne se comptent pas. Parti de rien, devenu possesseur d'une fortune colossale, il se sentit des goûts de grand seigneur. Il se fit bâtir

des palais, ici et là. Il en avait un à Coronado même, face à la jolie baie Glorietta, et là-bas, à la chaîne de montagnes, toujours somptueusement drapées, vêtues comme des reines. Sa fille en a hérité, mais elle ne l'occupe presque jamais. Elle y vient de temps à autre, en passant. Il m'arrive souvent de le voir. Il s'élève au beau milieu d'un grand jardin, planté d'arbres précieux et touffus. Un domestique chinois garde et entretient cette propriété inutile. Que d'argent dépensé pour rien, qui serait si bien entre les mains des pauvres!

Coronado doit sa prospérité à ce Sprec-kels. Vers 1880, il n'y avait ici que des champs de broussailles. C'est lui qui y a fait surgir une petite ville élégante. Je suis bien sûr qu'il n'a rien perdu dans l'entreprise, car il avait l'audace tempérée de prudence. Toute cette affaire a représenté pour lui une fructueuse spéculation, dont sa succession continue de bénéficier. Mais il faut admettre qu'il ne s'est pas montré trop

égoïste. Il n'a pas songé, une fois enrichi, à lui seul et à sa famille ; il s'est souvenu de la « communauté », pour employer un mot qui revient souvent sur les lèvres des Américains, dont l'instinct grégaire est si accentué. Coronado et San-Diego ont profité de ses largesses. Ce cadeau d'un orgue, par exemple, digne d'un prince de la Renaissance, et qui fut accompagné d'une provision, comportant salaire pour l'organiste chargé d'y donner un concert tous les jours, excepté le lundi. L'audition commence à trois heures et quart. L'orgue est puissant, mais les sons se perdent nécessairement dans l'immensité. L'enceinte où ils retentissent n'a pas de frontières, ni de voûte, si ce n'est les profondeurs infinies du firmament. Quelles harmonies seraient capables de remplir ces abîmes? Rien, ici, pour les emprisonner, ni pour les discipliner, rien pour en amplifier l'effet, comme dans nos magnifiques cathédrales de pierre. Aussi paraissent-elles maigres dans la vastitude de ce décor, si beau, du reste,

qu'on oublie la musique pour se laisser aller à contempler le ciel splendide, les frondaisons gracieuses des hauts eucalyptus, et, derrière la colonnade, la double haie de poinsettias aux pétales sanglants. . .

. . . Le concert fini, nous rendons visite à l'organiste, M. Humphrey S. Stewart, qui est aussi maire de Coronado. Le Dr Stewart, comme on l'appelle, à cause des nombreux diplômes qui lui ont été décernés, a son atelier en arrière du buffet de l'orgue. Des fenêtres, l'on jouit d'une perspective superbe: le parc qui s'incline vers San-Diego, l'horizon marin, les montagnes et les îles, la muraille du Loma. Il est meublé d'un piano à queue, d'élégants fauteuils, de souvenirs recueillis par l'artiste au cours de sa longue carrière, — il est né en Angleterre, en 1854, — drapeau de soie, adresses enluminées, photographies de musiciens, entre autres celle de Marcel Dupré, qui vint jusqu'ici dans sa tournée d'Amérique. . .

Et nous allons errer à travers les jardins

de dahlias, qui s'étendent auprès. Je n'ai jamais vu telle abondance d'une même fleur, représentée ici dans toutes ses espèces possibles, toutes ses formes et toutes ses nuances, les unes d'une seule teinte, les autres d'un bariolage exquis. Mais quoi? changement soudain de décor. La nuit est venue. Est-ce la nuit, cette splendeur mystérieuse qui succède si vite au jour ?

Les nuits, plus belles que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre . . .

Il faut vivre ici pour comprendre l'âme de vérité enclose dans ces vers. Peut-être vaut-il mieux ne pas établir de comparaison entre le jour et la nuit.

Goûtons, sans plus, les délices de cette heure où la nature se transforme magiquement. Ruisseaux d'argent dans les avenues. Une blancheur douce et chaude enveloppe les arbres recueillis. Contrastant violemment avec les surfaces inondées de rayons

~~~~~

lunaires, des ombres opaques, d'un contour net, comme taillées au couteau. Splendide eau-forte. Paysage surnaturel. Un silence absolu accroît l'impression religieuse qui se dégage de tout. Nous osons à peine parler. Les mots profaneraient le mystère de ce nocturne. *Tibi silentium laus.*

L'on se croirait en dehors du temps et de l'espace, dans un paradis retrouvé, tout frais éclos des mains divines. L'Eden avait-il plus de charmes, à l'heure où l'Éternel y faisait sentir sa présence, dans la brise vespérale? O massifs ténébreux! ô clartés tendres, coulées de crème sur les feuillages! ô nuages de parfums, imprégnant l'air immobile! ô diamants purs de la voûte céleste! ô reine harmonieuse des nuits! Pourquoi l'heure est-elle fugitive? Pourquoi nos yeux ne jouissent-ils pas à jamais de cette vision de rêve? Il est des moments que l'on voudrait fixer, avec des clous d'or, à l'horizon de sa vie, comme une tenture sacrée. . .

... Des artistes de cinéma sont dans nos parages, depuis quelques jours, avec tout leur attirail d'instruments à tourner des films. Les abords de l'hôtel Coronado sont encombrés de ces énormes instruments, devant lesquels ils posent, et qui reproduisent leurs traits, leurs jeux de physionomie, leurs gestes, pour le public du monde entier. Mon jeune ami m'invite à aller assister à la « répétition » de la romance sans paroles, qui tiendra bientôt l'affiche. Nous nous y rendons, comme à une première. Cette scène, ou ce petit drame muet, a pour titre: *Her wild oat*. Le *patio* de l'hôtel sert de décor, de toile de fond. L'on ne pouvait mieux choisir. Grands palmiers, poivriers chargés de grappes rouges, eucalyptus, massifs de bougainvilléas, en font un jardin enchanté. Les « étoiles » sont déjà en séance, quand nous arrivons, je veux dire que les artistes sont en train d'exécuter leur rôle silencieux. Ces étoiles sont nombreuses; — toute une constellation. L'on me les désigne une à

une par leur nom. Je retiens celui de Colleen Moore, grande vedette, qui a le rôle principal dans cette scène. C'est une toute jeune femme, irlandaise et catholique. Je puis l'observer à mon goût, car elle passe et repasse près de l'endroit où je suis. Ce n'est pas une beauté, loin de là. Elle a la bouche proéminente; ses lèvres se plissent en rond, comme un sac à main fermé. Elle a le marcher sans grâce, sans élégance native. Elle a beau être mise comme une riche poupée, la distinction de ses manières est nulle. J'ai tout lieu de croire qu'elle est de très humble extraction. L'on m'assure qu'elle a les yeux de couleur différente. Tant pis pour elle ! Voici, autant que je puis m'en rendre compte, en quoi consiste la scène que l'on prépare. Autour d'une petite table, quatre dames jouent aux cartes. Et Colleen Moore vient lire dans leur jeu. Elle doit y surprendre des choses extraordinaires, à en juger par l'expression de sa physionomie: ses yeux en font du feu, la ligne de sa bouche se contor-

sionne. Cette même scène recommence je ne sais combien de fois. Les opérateurs tournent et retournent leurs instruments. Et les actrices d'exécuter les mêmes gestes, de garder la même pose, pendant des heures. Nous restons là, de deux à cinq, et c'est la même chose banale qui est reprise, qui se répète avec une fatigante monotonie. Colleen Moore est une jeune étoile. Mais il en est là de vieilles, aux touffes de cheveux blancs qui dépassent, à leur insu peut-être, leur chapeau à cloche, au visage dont les artifices du grimage dissimulent mal les rides, de presque éteintes. Dans une allée du *patio*, attendant sans doute son tour de paraître en scène, j'en vois une qui se promène, comme une âme en peine: elle a l'air de s'ennuyer à mourir. Il y a de quoi, vraiment. Ce n'est intéressant ni pour nous, spectateurs, ni pour ceux qui doivent se prêter à ces poses indéfinies. Quelle vie que de défiler ainsi devant une lentille, dans la même attitude, un nombre incalculable de

fois! C'est le métier de ces artistes, un métier qui paie beaucoup, je le veux, mais qui ne me semble pas très intelligent. Et les « répé-  
titeurs », en l'espèce les photographes, don-  
nent leurs ordres sans y mettre toujours de  
formes.

Le cinéma est une invention merveilleuse,  
mais qui ne vaut pas le vrai théâtre, celui  
où tout ne consiste pas à faire des gestes,  
celui où l'on parle. Car parler est propre-  
ment humain. Certes, le geste est un très  
grand moyen d'expression. Et par geste, il  
faut entendre aussi toutes les ressources en-  
closes dans les jeux de physionomie. Les  
travaux récents, et d'une si haute valeur  
scientifique, de Marcel Jousse, sur la mimi-  
que, ont mis en relief ce point, et ainsi  
agrandi le domaine de la psychologie lin-  
guistique et littéraire. Toutefois, si impor-  
tant que soit le geste, il le cédera toujours à  
la parole. Il est destiné à l'accompagner et à  
l'accentuer, non à en tenir lieu. Un théâtre  
où il ne se dit rien, où l'on ne voit s'agiter

que des ombres, des reflets de vie, n'est pas digne de ce nom. Comme moyen d'éducation, il ne se compare pas à l'autre. Prétendre que le cinéma est la formule de l'avenir, est un sophisme ou une mauvaise plaisanterie. C'est une chose très ingénieuse, devant laquelle laissons les badauds se pâmer. Cette invention est d'ailleurs au berceau, et nul ne peut prévoir jusqu'où iront ses développements futurs. Nos arrière-neveux qualifieront nos cinémas les plus perfectionnés d'enfance de l'art, et nous plaindront sans doute de n'avoir eu à notre disposition que de tels instruments. Ah! ce que nos enthousiasmes leur paraîtront naïfs! L'engouement actuel, et si général, pour ces représentations silencieuses, fait tort aux formes essentielles du théâtre. Cette mode passera, comme tout ce qui n'a pas sa source dans les profondeurs et les besoins de l'âme humaine; ou du moins elle se disciplinera, se tempérera, et prendra le rang qu'elle doit occuper dans la hiérarchie des valeurs. Tant que l'homme vivra,

~~~~~

tant qu'il aura une intelligence et un coeur, il lui faudra d'autres spectacles, pour l'intéresser et l'émouvoir vraiment, que des simagrées sur un écran. Ce serait douter de la civilisation que de s'imaginer que des scènes surtout bonnes pour sourds-muets pourront jamais supplanter les pièces de Shakespeare ou de Racine. Les chefs-d'oeuvre des grands dramaturges de la littérature universelle peuvent subir une éclipse momentanée. Et ceci n'est pas à la gloire de notre temps. Mais il ne faut pas désespérer de l'esprit humain. Ses folies collectives ne sont pas incurables. Il finit toujours par revenir aux créations où ses aspirations éternelles trouvent leur aliment. . .

* * *

. . . Des nuages, ce matin. La température a de l'âpreté. Dans l'air flotte comme une tristesse. Vers neuf heures, dans le jardin où je suis assis, je vois venir à moi une toute

jeune fille, presque une enfant, encore. Elle tient dans sa main une dépêche. Son chapelet est enroulé à ses doigts. Quelle détresse dans sa physionomie toute défaite ! « Je veux voir le prêtre français », me dit-elle. « C'est moi. Voyons, qu'y a-t-il ? » — Elle me regarde, avec des yeux qui implorent, rouges d'avoir pleuré, et me tend la dépêche. Je comprends tout. Son père et sa mère viennent de se faire tuer, dans un accident d'automobile, survenu au Bois de Boulogne. Cette jeune Parisienne, qui est à Coronado depuis six ans, où elle gagne honorablement sa vie, se trouve désormais seule dans le monde, et en pays étranger. Sa mère, âgée de trente-trois ans seulement, devait s'embarquer dans quelques jours, pour venir la voir et la ramener en France. L'enfant était toute à la joie de cette attente, quand la nouvelle de cette mort affreuse lui est parvenue. La réception du tragique message l'a atterrée et comme affolée. Elle a couru d'abord à l'église, puis elle est venue

~~~~~

confier sa peine au prêtre qui parle sa langue. Pauvre petite! C'est l'effet du malheur soudain, tombant sur nous comme un bolide, de nous anéantir en quelque sorte. Il semble que la terre se dérobe sous nos pas. L'on ne sait où se prendre ni où se jeter. La tête tourne dans le vide. Visiblement, cette enfant ne s'explique pas pourquoi elle a été ainsi frappée. Elle se demande comment concilier cela avec la bonté de Dieu. Elle s'ouvre à moi, et, entre deux sanglots, me pose des questions naïves et navrantes. Est-ce que je peux lui répondre? A une âme neuve, confiante dans la vie, sans expérience encore de ses coups, comment révéler le sens de la douleur? La douleur, du reste, est un bien grand mystère, et qui peut se vanter d'en avoir vraiment l'intelligence? Ce que je sais, c'est qu'elle ne vient pas de Dieu, mais de l'homme. Conception métaphysique, à laquelle il est difficile de se hausser. Le plus sage, c'est d'adorer en silence la volonté divine en tout. L'harmonie providen-

~~~~~

tielle, brisée par le péché de l'homme, se recompose en quelque mesure par le moyen de la souffrance. C'est vers le bon Dieu, et vers la Vierge Marie, sa mère, consolatrice des affligés, que je cherche à diriger le coeur de cette enfant, broyé par l'un des plus épouvantables chagrins qui puissent être infligés à une créature humaine. . .

* * *

. . . Ciel gris. L'océan est couleur d'acier. La pointe Loma fuit, imprécise. Une vapeur terne enveloppe ses contours. Beaucoup de gros oiseaux, sur la plage où personne ne les intimide. Non loin, un petit vaisseau de pêche. Cette température peut avoir un charme, que je ne goûte pas. . .

A deux heures, je pars pour San-Diego, assister à l'inauguration d'un salon. Le peintre Alfred Mitchell expose ses oeuvres à la *Little Gallery*. Des invitations ont été lancées, comme d'habitude. Je rencontre là

les personnes de la meilleure société, le maire de la ville, M. Clarke, et madame, des artistes, M. Porter, M. Campbellshield, madame Newman, auteur de plusieurs recueils de poèmes, et autres. Les salons sont remplis. M. et Mme Mitchell ont les honneurs de la soirée. Ils se tiennent à l'entrée de la galerie, et Mlle de Lack-Krombach leur présente à tour de rôle les invités, qui leur font compliment. Puis, l'on défile devant les toiles, en gardant pour soi toute critique. Car aujourd'hui, il est entendu qu'il faut admirer. Du reste, il y a tant de monde, il faut donner tant de poignées de mains, échanger tant de propos, indifférents et polis, avec des inconnus, que l'on n'a pas liberté de contempler longtemps. L'on est emporté dans un remous mondain. A peine si l'on peut donner un coup d'oeil furtif à un ensemble d'oeuvres assez imposant.

M. Mitchell est surtout paysagiste. Il peint selon la manière forte. Il est encore jeune. Il est évident qu'il a beaucoup tra-

vaillé. Je cause avec lui quelques instants. Sa physionomie, tout son être respire la vigueur, la bonne santé physique et morale, la confiance en soi-même. N'est-ce pas l'un des éléments du succès? Sa chevelure, abondante et drue, relevée en brosse, lui donne un air de hardiesse. Son regard est clair et direct. Il s'est formé aux Etats-Unis, surtout par lui-même. Il serait le premier surpris d'apprendre qu'il a atteint le sommet de l'art. Je suis sûr qu'il n'y prétend pas. Est-ce qu'on y arrive jamais, d'ailleurs? Le domaine de l'art est infini. L'artiste probe sait bien que, malgré le labeur le plus consciencieux, il n'en pénétrera pas tous les secrets. L'art se développe et se renouvelle. De siècle en siècle, la manière d'entendre et d'interpréter la nature, change. Que dis-je? L'évolution de l'art est si rapide, en France, par exemple, que des peintures d'hier sont déjà vieilles. Dans la sphère de la littérature même accélération. Les procédés différent

du jour au lendemain. L'on s'achemine vers l'idéal par des voies inconnues.

Une grande toile semble attirer particulièrement l'attention. On l'a mise, au surplus, bien en évidence, à l'entrée du studio, face à la vitrine extérieure. Elle est intitulée: *The Harbour of the Sun*. Elle représente la baie de San-Diego et une vue générale de la ville. Au-dessus de ce paysage, maritime et urbain, traité dans une coloration douce, en demi-teintes, un ciel, — ah! comme je doute que la réalité en donne un, — un vrai ciel d'apocalypse, de dernier jugement. Le peintre n'aurait-il pas voulu créer une sensation? En ce cas, il est servi à souhait. Ce tableau devient centre d'attraction, non à cause de sa valeur, qui me paraît fort discutable, mais par l'étrangeté des tons et l'originalité de l'empâtement. Ce firmament, mais c'est presque un morceau de sculpture. Les couleurs les plus heurtées et les plus violentes, les plus contrastées, y ont été mises en abondance et entassées au couteau. Deux

peintures dans une, en vérité. Une ligne de démarcation, très nette, sépare ce ciel brutal des teintes délicates et vaporeuses, charme de l'autre partie de la toile. L'aquarelliste Pierce regarde cette composition d'un air narquois. Madame la mairesse l'examine attentivement, semblant la trouver magnifique. Je me permets de lui faire remarquer qu'elle tranche avec les autres paysages, où la rigueur se tempère. « Oh! mais, me dit-elle gentiment, en promenant son face-à-main à travers le tableau, cela est fait pour être vu de loin. . . » « Oh! oui, madame, que je lui réponde, de loin, de très loin. . . »

* * *

. . . Matin, comme presque tous les matins, ici, — frais, lumineux, parfumé. Une ivresse de vivre anime les choses. Les pelouses étalent leurs filigranes d'argent. Des colliers de gouttelettes se suspendent aux feuillages, — enfilades de perles. Je vais de bonne heure

~~~~~

sur la plage, déjà brûlante. Dans le ciel uniformément bleu, s'inscrit, pâle vapeur, le demi-disque de la lune. L'air est si limpide, d'une transparence qui permet parfois, même aux étoiles, d'être visibles en plein jour. Ainsi hier, à trois heures de l'après-midi, comme je retraversais de San-Diego, le capitaine du bateau m'a indiqué Vénus, tache laiteuse, tremblante dans l'océan azur, comme un pétale perdu dans l'espace infini. Les flots ont une palpitation. Là-bas, vers l'hôtel, la ligne des palmiers, découpant nettement leur ombrelle sur la pureté de l'horizon. La pointe Loma ressort, sans dureté, sans sécheresse de traits. Une très délicate voilette atténuée, amollit ses contours, vibre le long de ses pans massifs. . .

\* \* \*

. . . Ce matin, pluie chaude. Alternance d'averses et de beau temps. Vers midi, le soleil triomphe. Je me dirige vers la plage.


Des vapeurs, saturées de rayons, flottent çà et là. Et tout se dissipe. L'océan est bleu vermeil, veiné d'or, d'argent, d'émeraude, de mauve, de lilas. Un émail infini. Les îles Coronado se dressent à l'horizon lavé. En ligne avec la pointe Loma, des bateaux. Je reste des heures à suivre les jeux de la lumière, dans le ciel et sur les eaux. A quatre heures et demie, le soleil descend sur un lit de nuages. La mer s'apprête à l'accueillir. Depuis les sables du rivage jusqu'à perte de vue, s'allonge une coulée d'or. De nombreux oiseaux marins, assemblés près des franges d'argent dessinées par les vagues expirantes, se concertent à l'approche de la nuit. Les flots, en se retirant, déroulent des moires violettes. A l'horizon, comme un remous de nuages violets. Le soleil, dégagé de langues, touche l'océan qui frissonne. Le firmament est maintenant comme un parterre de roses. Les îles sont bleu de roi. Une draperie, tissée de rose, de violet, de mauve, recouvre les montagnes mexicaines. . .

~~~~~

... Limpidité absolue du firmament, après ces pluies. Autour de l'horizon, un foulard de nuages immaculés. La coupole d'azur repose mollement sur ces laines imbibées de soleil. Je vais marcher dans le parc Balboa. Les feuillages purifiés ont un air de jeunesse. Les acacias donnent des pousses nouvelles, d'un jaune léger sur le fond vert des anciennes. C'est un charme, ces tons, si différents, et qui pourtant se marient, sur les mêmes branches. Et les nonchalants eucalyptus, si hauts, si fins, si gracieux. Toute cette nature se gorge de rayons. . .

* * *

... A la galerie des arts, se tient une exposition des oeuvres exécutées par *The Artists Guild*, association qui groupe maîtres et élèves dans le recherche de l'idéal. Toute une salle est remplie des travaux de la saison d'automne. De bonnes choses parmi, d'ex-



cellentes même, surtout des peintures, deux enluminures très soignées, une gravure sur bois dont le motif s'inspire de l'église de Coronado, des cuivres incrustés de bronze, quelques sculptures. La peinture domine. Aquarelles et tableaux tapissent les murs, de bas en haut, les uns signés de noms presque célèbres: Braun, Fries, Schneider, Torrey, Pierce, Mitchell, les autres d'humbles apprentis. Le charme de ce salon, où il n'est peut-être pas de chefs-d'oeuvre, vient de ceci: dans un pays où les préoccupations matérielles semblent absorber toutes les énergies, il y a donc des esprits en quête de beauté, et qui se souviennent que « l'homme ne vit pas seulement de pain ». Leçon qui relève nos espoirs en l'avenir d'une civilisation penchée sur l'éphémère, et dont l'idéal commun se résume à faire de l'argent. . .

* * *

. . . Profonde voix de la mer sur les bri-

sants, — éternelle chanson grave. Je m'amuse à suivre le roulement des vagues dans leur course vers le rivage. Elles arrivent du large en superbe formation. Leurs énormes ourlets, polis, lustrés, généralement d'un vert d'émeraude, se défont sous les coups du ressac. Poudroient neigeux, émiettement de cristal. Là-dessus, de fines aigrettes oscillent et voltigent. Où donc ai-je vu l'élan des flots, se poussant l'un l'autre, crêtes d'écume, comparé au coursier dont la crinière ondule au vent de l'espace? Belle et juste image.

Le couchant est splendide. Des traits, comme des doigts gigantesques, tombent verticalement d'un foyer de lumière. On dirait un immense éventail ouvert dans les cieux: ses rayons touchent le tapis pourpre des flots. . .



. . . Après-midi, je vais à La Mesa, faire

visite à un prêtre français. La route communale est en réparation. La diligence passe par des chemins de fortune, cahoteux, semés de fondrières. Paysage de collines et de canyons remplis d'ombres. Hautes montagnes dentelées, dans le lointain. À l'arrière-plan de La Mesa, un sommet conique, le mont Hélix, où se tiennent, au matin de Pâques, des cérémonies religieuses. Le village est joli et très accidenté. L'église et le presbytère sont comme accrochés au flanc d'une colline. Le curé, M. l'abbé Masny, est originaire de Besançon. Il habite la Californie depuis un quart de siècle. Il était très souffrant, à son arrivée. Le soleil, père de la vie, lui a rendu la santé. Il me dit qu'il passait ses journées entières sous les rayons. Cela lui a mieux valu que tous les médicaments. Le voici âgé de plus de soixante-dix ans, et il se porte comme un charme. Ce prêtre est renommé pour sa charité. Il a bâti plusieurs églises. Il a tout mis dans ses oeuvres. Il fut longtemps curé de La Jolla,

d'où on l'a vu partir avec grand regret. Même les non-catholiques l'avaient en vénération. Il jouissait, auprès de tous, du prestige incomparable que donne la vertu. Il vit tout fin seul, en ermite, faisant lui-même son ordinaire, et tous les travaux de son petit ménage. Sa paroisse compte quatre-vingts familles. En semaine, il a peu à faire. Jamais il n'éprouve d'ennui, cependant. Il trouve toujours à s'occuper. Ses livres de théologie lui servent de compagnons. Je me permets de lui demander s'il pense à s'en retourner en France: « Qu'irais-je y faire, me répond-il. Je n'y ai plus que de lointains parents. Tous ceux que j'aimais sont morts. Ma famille repose dans les cimetières. . . » Ainsi pour le prêtre. Sa vie s'écoule dans la solitude. Plus il vieillit, plus il se sent isolé, comme un arbre resté debout dans la forêt abattue. Autour de lui, c'est le désert. Sa vocation lui impose le sevrage de toute affection terrestre, le brisement des liens de la chair et du sang. Vocation sublime et diffi-

cile, où les âmes remplacent surnaturellement les joies temporelles sacrifiées, où l'amour du Divin Maître tient désormais lieu de tout. . .

* * *

. . . L'artiste Otto H. Schneider vient me prendre au débarcadère, et me conduire chez lui, à Ocean Beach. J'ai fait sa connaissance lors de l'ouverture de l'exposition de ses meilleures oeuvres, il y a quelque temps. Il est très bon peintre. Je crois qu'il est né à Chicago. Il s'est formé là d'abord, et à New-York. Puis, il a fait un séjour de deux ans en France, où il s'est perfectionné. Il est très au courant des modes de peindre les plus récentes, si l'impressionnisme est encore une nouveauté. On le dit dépassé. Tout va si vite, en art. Les systèmes succèdent aux systèmes à la fine course. L'on a de la peine à suivre le mouvement. L'école de Manet, qui a mis du temps à s'imposer, que l'on

traitait de révolutionnaire, est déjà vieille. Elle paraît bien sage et bien timide, comparée à ce que l'on a vu depuis. Elle est passée, je crois, au rang de classique. Il ne viendrait l'idée à personne de contester la vérité des principes qui, dans le temps, ont fait tant de tapage et soulevé une si formidable opposition. Ce pauvre Manet qui, de son vivant, fut combattu et moqué, fut refusé à tous les salons officiels, et ne put trouver d'acheteur, est regardé maintenant comme l'un des plus grands génies qui aient paru. Ses tableaux, s'il s'en trouve encore à vendre, atteignent des prix fabuleux. Sa manière de traiter le paysage et la figure est une découverte désormais incorporée au canon de l'art: découverte qui a opéré une rénovation esthétique. M. Schneider est de l'école impressionniste. Il pratique ces hachures de lumière qui sont l'une de ses marques distinctives. Certaines de ses toiles sont scintillantes. Il use de couleurs claires et vives. Il cherche à capter le soleil austral, les mille

irradiations qu'il déverse sur les choses. Mais il n'est pas prisonnier d'une formule. Les leçons qu'il a apprises, il les a adaptées à son tempérament et à la nature californienne. Il peint dans une manière très large. Son exposition m'a beaucoup plu, et l'homme m'a charmé, dans un premier contact. Très simple d'allures, il m'a donné l'impression d'être consciencieux et sincère, dans son métier et dans sa vie. Cet artiste a de nombreux élèves. L'autre jour, par un après-midi magnifique, j'étais dans le parc Balboa, quand je l'ai revu. Disséminée sous les arbres, à travers les pelouses, près des massifs, la troupe de ses élèves, en train de copier tel aspect de nature, et, d'après un point de vue réel, de faire une composition originale. Le maître, en habit d'atelier, allait de l'un à l'autre, examinant l'ébauche, la critiquant, donnant des conseils. Il ne se doutait pas de ma présence. J'ai pu l'écouter sans qu'il me vît, et saisir sa façon d'enseigner. Elle m'a paru la plus efficace pour

~~~~~

former des peintres. Il réduit la théorie à un minimum. Pas de ces systèmes compliqués où l'esprit se perd. Quelques conseils généraux seulement. En art, c'est la nature qui est le grand maître. Il faut savoir la regarder, la comprendre, et surtout l'aimer. Elle diffère pour chacun. Chaque tempérament l'interprète à sa façon. Elle ne dit la même chose à personne. L'art est éminemment subjectif. Ce même paysage, que tous contemplent, prendra un aspect divers, selon qu'il se réfléchira dans tels ou tels yeux. L'artiste projette sur la toile l'image d'une réalité, mais d'une réalité qui a passé par son âme, et qui s'est, dans ce mystère intime, à la fois dépouillée et enrichie, qui y a subi une transformation. L'on rêvera éternellement là-dessus: cela demeurera toujours inexplicable, l'oeuvre personnelle, l'espèce de création que le peintre réalise à même des éléments fournis par l'extérieur. M. Schneider ne cherche pas à couler dans le même moule ses élèves. C'est le défaut de tant de

professeurs, qui marquent leurs disciples d'un caractère uniforme. Aux oeuvres exécutées plus tard par ceux-ci, l'on peut dire qui les a formés, tant elles semblent toutes sorties de la même main, en quelque sorte. Lui, au contraire, abhorre ces tyrannies malheureuses, ce débordement d'une personnalité sur toute une génération d'élèves. Il veut que chacun se développe selon la ligne de son talent, et qu'il aille jusqu'au bout de son originalité propre. Loin d'imposer sa manière de voir, il s'efforce de deviner les aptitudes qui percent en chacun, surveillant seulement leur marche, leur signalant les écueils. De l'ombre où j'étais assis, je suivais ces leçons d'esthétique données dans un décor à ravir, parmi les grands eucalyptus ruisselants de lumière, les tendres pelouses, le parfum des fleurs et le chant des oiseaux, au sein d'un paysage le mieux fait pour susciter l'inspiration.

M'apercevant tout à coup, M. Schneider vint à moi et me dit: « Je vous invite pour

dimanche. Je viendrai vous chercher au bateau, à deux heures. » Il est là, en effet, qui m'attend, avec sa femme. Deux inséparables. Bon ménage, s'il en fut. Depuis qu'ils sont mariés, ils ont toujours vécu et voyagé ensemble. La femme accompagne partout son mari. Ils n'ont pas vécu loin l'un de l'autre un seul jour. Mme Schneider est artiste aussi, bonne aquarelliste. Ils ont tous deux les mêmes goûts. Quelle sympathie les unit ! L'on sent que le lien est intérieur, dans le cœur et dans l'âme. Leurs âmes s'harmonisent. Leur affection, ayant sa source dans les affinités naturelles, dure et même s'accroît avec les années. Je trouve exemplaire, cette collaboration mutuelle dans le culte de l'art. Nous nous rendons à Ocean Beach, leur résidence, par Pointe Loma. Nous avons vite fait de gravir les hauteurs de cette forteresse qui s'avance loin dans la mer. C'est une réserve militaire. Ça et là, des plantons, et des barrières qui se ferment à cinq heures du soir. Nous lon-

geons le célèbre établissement théosophique international. Des jardins l'entourent. Un large dôme de cristal le couronne. Plus loin, un cimetière pour marins inconnus. Ces morts que personne ne réclame, qui semblent avoir été sans attaches ici-bas, c'est ici qu'ils viennent dormir leur dernier sommeil, à l'ombre des cyprès, au bruit des flots battant le pied des falaises. Nous allons jusqu'à l'extrémité de la pointe, à ce vieux phare de pierre, construit par les Espagnols, maintenant abandonné, gardé comme relique qui n'a rien de bien intéressant. De quel point de vue l'on jouit ! L'océan infini, avec sa richesse de tons. Nous voici bientôt chez l'artiste. Il habite une modeste villa, dans une avenue en pente. Modeste et charmante. Aux murs, des toiles, des aquarelles, des études, oeuvres de l'un et de l'autre. Et l'on me conduit à l'atelier, tout voisin. Il regorge d'esquisses et d'impressions. Je me plonge dans ce trésor. A une chose finie et léchée, j'ai toujours préféré l'esquisse, l'idée

~~~~~

première, l'impression telle que ressentie devant un coin de nature, et jetée là, toute chaude, toute vibrante, sous le coup de l'émotion. Il y en a une quantité de ces études, paysages de France et de Hollande, paysages californiens, marines et horizons de montagnes. Une toile, piquée au dos de la porte, et que l'artiste ne songe même pas à me montrer, m'attire pourtant avec force. Le sujet est simple: trois grands eucalyptus vibrant dans la clarté magnifique. Symphonie de couleurs, vie ardente de ces feuillages. J'achète cette étude. J'emporte avec moi ce poème, digne de toute admiration, par sa facture vigoureuse, la transparence des tons, ces violets et ces mauves, ces verts éteints et ces jaunes, magie lumineuse. . .

* * *

. . . Un croiseur français, le *Primauguet*, vient de jeter l'ancre dans la baie. Il arrive d'un voyage autour du monde. Il repartira

d'ici pour regagner la France. Je vais le visiter dans l'après-midi. Je rencontre le commandant Valat, homme sans cérémonie. L'on me donne un guide qui me promène à travers ce navire de guerre. Le salon du commandant est tendu de damas rouge, meublé de fauteuils capitonnés de même étoffe: cela frappe les yeux. J'y vois des objets achetés en Chine, au Japon ou aux Indes. L'équipage est surtout composé de Bretons: petits hommes trapus, à l'air intelligent. Dans l'infirmerie, plusieurs marins souffrant de fièvres contractées en Chine. L'un, entre autres, semble si malade: maigre, peau jaune, il est jaune jusqu'au blanc des yeux. Un autre, déjà en convalescence, charme ses loisirs par la lecture d'un roman d'aventures: *Vengeance de Peau-Rouge*. Cette infirmerie n'est pas grande; l'air y manque. Je me demande si les malades y reçoivent les soins que requiert leur état. C'est à en douter. Et leur âme, que devient-elle? Quelles consolations surnaturelles leur

sont-elles données? Il n'y a pas de chapelain à bord, hélas! Pas de religion sur cette maison flottante, du moins pas de prêtre, aucun représentant officiel du catholicisme auquel appartiennent ces marins. Ceux-ci ont sans doute la ressource d'aller dans nos églises, quand ils viennent à terre, et de visiter alors leur Dieu, de se réconcilier avec Lui, de puiser secours surnaturels dans les sacrements. Mais les escales ne sont pas fréquentes. De l'une à l'autre, de longs jours, des semaines et des mois peut-être s'écoulent. Pendant ce temps, que deviennent ces brebis sans pasteur, exposées aux périls des flots, et à des dangers bien plus redoutables, puisqu'ils s'attaquent à leur âme? Sur le pont, dans un coin, une petite gazelle. Elle a été capturée en Egypte. Chère petite bête aux grands yeux de velours, et qui nous regarde, timide, surprise, ennuyée, triste! Pourquoi l'avoir ravie à sa terre? Il est évident qu'elle n'est pas habituée à ce nouveau milieu. Elle regrette sa liberté, son ciel. Elle me fait

peine à voir. Qui sait ce qui se passe dans cette tête charmante et douce, et si ce que nous appelons nostalgie ne la fait pas cruellement souffrir? . . . Des navires de guerre circulent autour du *Primauguet*, apportant à la France le salut des États-Unis. . .

* * *

. . . Je me rends à La Jolla, visiter le *Bishop's School*, grand collège de jeunes filles. Mlle Anne-Marie D. . . , parisienne, y est professeur de français. Je l'ai rencontrée dernièrement, à une séance de l'Alliance française, tenue à San-Diego, et où Mme Adrienne d'Ambricourt, ancienne actrice du théâtre Sarah Bernhardt, a déclamé toute une série de poèmes, avec un art incomparable. Quelle musique, dans ces vers français! Pour la goûter, il faut les entendre. Sur les lèvres d'une diseuse professionnelle, le nombre, le rythme, la valeur des mots, l'harmonie de l'ensemble deviennent sensi-

bles. L'oreille est caressée par la pureté des sons. Même si l'on ne comprend pas le sens, le timbre des vocables, je ne sais quoi de berceur dans leur arrangement, l'équilibre et la mesure de la phrase poétique, l'assonance des vocables, le cliquetis des rimes, tout cela vous prend et vous arrache à la réalité. La poésie est une délivrance, non pas seulement pour celui qui la compose, mais pour celui qui l'écoute. Les nobles poètes sont les bienfaiteurs de l'humanité.

Il est trois heures quand j'arrive au *Bishop's School*, édifice sobre et grave, peu élevé, d'une grande étendue. Une croix de fer ouvragé surmonte la porte d'entrée. Le long de la façade principale court un cloître. La jolie chapelle tourne le dos au boulevard. Dans le mur du vestibule, des inscriptions de bronze portent le nom des donatrices de cette institution, deux vieilles dames, les Misses Scripps, qui n'avaient rien de plus à coeur que le *higher education of women*. Elles ont mis une partie de leur

fortune dans cette oeuvre. Je sonne et demande Mlle D. . . L'on me fait entrer au salon. J'y vois de beaux tableaux à l'huile, par exemple une Madone, des portraits, celui de la principale fondatrice, Miss Scripps, qui a l'air d'une aïeule vénérable; elle vit encore et demeure à La Jolla; celui de l'évêque de Los Angeles, qui a la haute main sur cette école. Entendons-nous. Il s'agit de l'évêque épiscopalien. Car nous sommes dans une maison protestante. L'enseignement du christianisme, tel que le conçoit cette Eglise dissidente, y est donné par un chapelain.

En semaine et le dimanche, il y a des exercices religieux, prière en commun, etc., auxquels toutes les élèves doivent assister. La chapelle est le centre de la vie de ce pensionnat, où règne une haute tenue morale. L'on n'y a pas le moindre préjugé contre le catholicisme. Mlle D. . . , fervente catholique, n'a certes pas besoin de faire mystère de ses convictions. Non seulement l'on la laisse

bien libre d'assister aux offices de l'Eglise catholique et de pratiquer ouvertement sa religion, mais l'on serait plutôt surpris qu'étant catholique, elle n'en remplirait pas les devoirs. Leur honnête logique en serait déroutée, leur confiance en elle probablement amoindrie. Or, elle est très populaire dans cette maison: on l'aime, on l'apprécie beaucoup. Elle est ici depuis huit ans. L'on ne voudrait pour rien au monde la voir partir. La plupart des élèves suivent ses cours de français. Pour les Américains, le français est la langue de la distinction. Il est de bon ton de l'apprendre. Et puis, ces jeunes filles iront en France. Elles tiennent à n'être pas prises au dépourvu, le jour où elles mettront le pied dans Paris. L'on me promène à travers ce grand pensionnat, aménagé avec tout le confort possible. La chapelle est un peu sombre: une seule nef, avec stalles alignées le long des murs. Salles d'études et classes sont spacieuses et claires. L'on devine que les sports ne sont pas négligés. La

part leur est faite très large, à l'américaine. Vastes campus pour jeu de balle, jeux de croquet, tennis, bassin de natation, gymnasium, — qui se transforme en salle de séance, — rien ne manque de ce qui peut favoriser les exercices physiques. Je rencontre plusieurs élèves: le rose de leur teint, la souplesse de leurs membres, leur allure générale indique que l'étude ne prend pas tout leur temps. Ces ingénues aiment leurs livres, sans doute, mais elles aiment aussi à vivre dehors, à jouer au grand air. Il en est même qui dorment dehors toute l'année. L'on me montre un large campanile au sommet ajouré: tout là-haut, dans cette loggia ouverte au soleil et au vent, est un dortoir pour celles qui veulent dormir en plein air, au bruit des flots sur les rochers de la côte, sous un ciel admirablement constellé. Le prix de la pension, dans ce *Bishop's School*, est de quinze cents dollars par an, sans compter les faux frais et menues dépenses, à l'avant. Les élèves y viennent de partout, de

~~~~~

la Nouvelle-Angleterre, de New-York, du *Middle-West*. Il y en a même une du Canada. Car l'on sait que, pour des Américains, les distances ne comptent pas. . .

\* \* \*


. . . Il paraît que l'on n'a rien vu de la Californie, tant que l'on n'a pas visité la Vallée Impériale. A un grand déjeuner, donné tout récemment au très bel hôtel Casa Di Manana, de La Jolla, sous les auspices de l'Alliance française, j'avais l'honneur d'avoir, à ma droite et à ma gauche, Mme D. . ., présidente, et Mme T. . ., secrétaire de cette association, pour le groupe de La Jolla. Ces dames sont la distinction même, chacune avec sa personnalité différente : Mme D. . ., réservée, un peu distante, mais gracieuse et douce, d'une discrétion qui va jusqu'à la timidité; Mme T. . ., d'allure décidée, énergique, de manières parfaites, mais où l'on sent une vo-

lonté apte aux initiatives, très cultivée aussi, d'une conversation abondante. Sachant que je quitterai bientôt la Californie, Mme T. . . me demande si j'ai vu le *back country*. Je lui énumère alors mes courses ici ou là. « Oh! il y a mieux que cela. Vous ne partirez pas sans être allé à la Vallée Impériale. Voulez-vous que nous vous y menions? » J'accepte une offre si aimable. Elle arrange tout avec son mari. Il est entendu que, mardi prochain, dès huit heures du matin, ils me prendront au débarcadère de Coronado.

Mardi. Il fait très beau, un peu frais. Je traverse. A l'heure marquée, ils sont là, M. et Mme T. . . , et Mme D. . . Mme T. . . me dit tout de suite : « *What a tragedy?* » Je m'imagine quelque accident. Mais non. Elle a simplement oublié le *lunch*, qu'elle a préparé hier soir avec le plus grand soin. Cela l'ennuie beaucoup. Elle en est désolée. Je me permets de lui répondre que c'est un bien petit contretemps

après tout. Ah! si la vie ne nous en offrait jamais que de si légers. Nous passons nous approvisionner à un restaurant, et en route. Nous montons bientôt. Boulevard superbe. Chemin en lacis. La végétation se fait de plus en plus rare. Finalement, paysage de pierres, sommets d'une aridité absolue. Le désert dans toute sa nudité. La route est extrêmement sinueuse. Creusée dans le flanc des montagnes, épousant les méandres de ces côtes volcaniques, elle surplombe l'abîme, chaos de roches écroulées. Nous atteignons une altitude de six mille pieds. Puis, c'est la descente vers la vallée. Nous faisons halte à l'observatoire. De là-haut se découvre la Vallée Impériale, immense dépression, qui se creuse jusqu'à deux cents cinquante pieds au-dessous du niveau de la mer, platitude infinie encerclée de montagnes. Jusqu'en 1901, cette étendue désertique n'était habitée que par les reptiles. Il n'y poussait que des cactus. Un monsieur Rockwood, l'ayant parcourue, et ayant vu

que le sol, fait d'alluvions, était d'une richesse extrême, et ne demandait, pour produire, que d'être irrigué, conçut le projet hardi de faire pénétrer les eaux de la rivière Colorado à travers ce territoire inculte. Gigantesque entreprise, presque égale au percement de l'isthme de Suez. Cela ne se réalisa pas du jour au lendemain. M. Rockwood se heurta au scepticisme, à la mauvaise volonté. Il parcourut l'Amérique et l'Europe à la recherche de capitaux, indispensables pour mener à bien son projet. Que de refus et d'humiliations essuya-t-il ! Il tint bon cependant. Finalement, en juin 1901, s'ouvrait la grande écluse d'où le Colorado épandait dans ces vastes prairies une fécondité inouïe. Six cent mille acres de terres, aussi fertiles que celles du delta du Nil, sont maintenant irriguées, et produisent au centuple légumes et fruits, moissons diverses, l'année durant. Car un perpétuel été règne dans la région. L'hiver, ou ce qui correspond à notre hiver, le thermomètre



marque de 80 à 90°, montant jusqu'à 135° en été. La vallée est alors une fournaise.

Nous voici descendus dans cet abîme. L'air en est caressant. Nous déjeunons sur le talus gazonné bordant un canal aux eaux jaunes et grasses, en face de grands eucalyptus qui forment rideau. L'air est si bon, étoffé de chaleur. Au loin, à notre droite, les montagnes mexicaines sont vêtues de pourpre ardente, d'une nuance profonde, draperie royale. Au fin fond de l'horizon, au sud et à l'est, se devinent d'autres massifs. La distance est telle que leur ligne dessine seulement les limites de la vallée en traits sombres. Il faudrait des heures et des heures pour parcourir ce domaine infini, plantureux jardin où l'ingéniosité humaine utilise l'humus épais accumulé pendant des millénaires, quand ces étendues gisaient sous les eaux. Nous n'avons que le temps d'aller à El Centro, petite ville de six mille habitants. De chaque côté de la route, s'alignent, à perte de vue, les rangs de céleri, de

laitue. D'énormes camions passent, chargés de légumes frais. Et il en est ainsi, tout au long de l'année. Cette terre n'a pas besoin de repos. Après une récolte, c'est une autre. Pas de saison morte ici. De grandes affiches, posées çà et là, indiquent le total de la production des diverses denrées, pour l'année écoulée. Je retiens un chiffre : 8,500,000 livres de beurre, en 1927. C'est fabuleux. Le reste est à l'avenant : pampelousses, dattes, raisins, asperges, coton. La Vallée Impériale est la corne d'abondance des Etats-Unis, et, j'allais dire, de l'univers.

Il y a vingt-cinq ans, la terre ne valait pas cinq sous l'acre. Maintenant, il n'y en a plus un pouce de disponible. Nous voici à El Centro, où nous nous reposons quelques instants au grand hôtel Barbara Worth, style Renaissance espagnole, où le salon est décoré de peintures murales, dues à Luvena Buchanan, un peintre américain, et à Edouard Vysekal, artiste réputé, bohémien

d'origine. Ces fresques représentent la « conquête du désert » ou s'inspirent de la légende de Barbara Worth, telle que racontée par M. Harold Bell Wright, dans son roman célèbre. . .

. . . Sur le chemin du retour. Un massif retient longtemps mon regard. Tableau comme jamais artiste n'en pourra créer : large mosaïque de couleurs, fondues, harmonisées. Un rêve. . .

\* \* \*

. . . Dimanche, 12 février 1928, je quitte San-Diego par la voie des airs. . . Tout s'évanouit : la terre et les eaux et les montagnes. Nous nageons dans l'espace illimité, bleu et blanc, au-dessus des nuages. N'ai-je donc fait qu'un rêve, un beau rêve ? Ce que j'ai vu et entendu, tout ce dont j'ai joui, n'a plus que la valeur impondérable du souvenir. O Californie, adieu! . . .

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE  
21 DÉCEMBRE 1929  
POUR  
LA LIBRAIRIE D'ACTION  
CANADIENNE-FRANÇAISE  
PAR  
ARBOUR ET DUPONT, LTÉE  
IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
MONTRÉAL

DANS LA SÉRIE  
RÉCITS ET NOUVELLES

---

*Bernard, Harry*

La Dame blanche..... \$1.00

*Dubois, abbé Emile*

Chez nos frères les Acadiens 1.00

*d'Arles, Henri*

Horizons ..... 1.00

---

**\$1.00**

---

ARBOUR & DUPONT  
LIMITÉE  
MONTREAL